

LA  
MÉDECINE DANS LA BIBLE

THÈSE

*Présentée et soutenue publiquement le jeudi 2 juillet 1914*

POUR OBTENIR LE GRADE DE  
Docteur en Médecine

PAR

**FANDRE LOUIS-MARIE-XAVIER**

*Né le 14 avril 1888, à Guebwiller (Alsace)*

|                          |   |                                |            |
|--------------------------|---|--------------------------------|------------|
| Examineurs de la thèse : | { | MM. HERRCOTT, professeur . . . | Président. |
|                          |   | PARISOT, professeur . . .      | Juges.     |
|                          |   | SPILLMANN, agrégé . . .        |            |
|                          |   | FRUHNSHOLZ, agrégé . . .       |            |

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

IMPRIMERIES RÉUNIES DE NANCY

1914

*Libr.*  
*Nancy*  
*1914*







6506a

LA  
MÉDECINE DANS LA BIBLE

THÈSE

*Présentée et soutenue publiquement le jeudi 2 juillet 1914*

POUR OBTENIR LE GRADE DE

Docteur en Médecine

PAR

FANDRE LOUIS-MARIE-XAVIER

*Né le 14 avril 1888, à Guebwiller (Alsace)*

Examineurs de la thèse : { MM. HERRGOTT, professeur . . . Président.  
PARISOT, professeur . . . }  
SPILLMANN, agrégé . . . } Juges.  
FRUHNSHOLZ, agrégé . . . }

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

IMPRIMERIES RÉUNIES DE NANCY

1914



# UNIVERSITÉ DE NANCY — FACULTÉ DE MÉDECINE

*Doyen* : M. MEYER, \*, I ☼.

*Assesseur* : M. WEISS, \*, I ☼.

*Doyen honoraire* : M. GROSS, O \*, I ☼.

*Professeurs honoraires* : MM. BEAUNIS, \*, I ☼; NICOLAS, I ☼; PRENANT, \*, I ☼; BERNHEIM, O \*, I ☼.

## Professeurs :

|                                             |                         |
|---------------------------------------------|-------------------------|
| Clinique chirurgicale.....                  | M. GROSS, O *, I ☼.     |
| Physique médicale.....                      | M. CHARPENTIER, *, I ☼. |
| Médecine opératoire.....                    | M. CHRÉTIEN, I ☼.       |
| Clinique chirurgicale.....                  | M. WEISS, *, I ☼.       |
| Chimie médicale et toxicologie.....         | M. GARNIER, I ☼.        |
| Clinique médicale.....                      | M. ETIENNE, I ☼.        |
| Clinique obstétricale et Accouchements..... | M. A. HERRGOTT, *, I ☼. |
| Hygiène.....                                | M. MACÉ, I ☼.           |
| Physiologie.....                            | M. MEYER, *, I ☼.       |
| Clinique médicale.....                      | M. SIMON, I ☼.          |
| Histoire naturelle médicale.....            | M. VUILLEMIN, I ☼.      |
| Clinique ophtalmologique.....               | M. ROHMER, I ☼.         |
| Médecine légale.....                        | M. P. PARISOT, I ☼.     |
| Clinique des maladies des enfants....       | M. HAUSHALTER, I ☼.     |
| Histologie.....                             | M. BOUIN, I ☼.          |
| Anatomie descriptive.....                   | M. ANCEL, A ☼.          |
| Anatomie pathologique.....                  | M. HOCHÉ, I ☼.          |
| Pathologie gén. et Pathologie interne.      | M. N.                   |

## Professeurs-adjoints :

|                                 |                     |
|---------------------------------|---------------------|
| Clinique d'électrothérapie..... | M. GUILLOZ, *, I ☼. |
| Pathologie externe.....         | M. VAUTRIN, I ☼.    |

## Chargés de Cours complémentaires :

|                                                      |                                     |
|------------------------------------------------------|-------------------------------------|
| Clinique des maladies des vieillards..               | M. RICHON, I ☼, agrégé.             |
| Clinique des maladies syphilitiques et cutanées..... | M. L. SPILLMANN, A ☼, agrégé libre. |
| Accouchements.....                                   | M. FRUHINSHOLZ, I ☼, agrégé libre.  |
| Clinique de chirurgie infantile et orthopédie.....   | M. FRELICH, I ☼, agrégé libre.      |
| Clinique d'oto-rhino-laryngologie....                | M. JACQUES, I ☼, agrégé libre.      |
| Clinique des voies urinaires.....                    | M. ANDRÉ, I ☼, agrégé libre.        |
| Clinique des maladies mentales.....                  | M. PARIS, I ☼.                      |
| Médecine opératoire.....                             | M. MICHEL, A ☼, agrégé libre.       |
| Thérapeutique et Matière médicale..                  | M. ZILGIEN, I ☼, agrégé libre.      |
| Clinique Médicale élémentaire (1)....                | M. ZILGIEN, I ☼, agrégé libre.      |
| Clinique Chirurgicale élémentaire (1).               | M. MICHEL, I ☼, agrégé libre.       |
| Clinique des Maladies tuberculeuses (1)              | M. PERRIN, A ☼, agrégé.             |
| Clinique des Maladies tuberculeuses (1)              | M. J. PARISOT, A ☼, agrégé.         |

## Agrégés en exercice

|                      |                  |                  |
|----------------------|------------------|------------------|
| MM. GUILLOZ, *, I ☼. | MM. COLLIN, A ☼. | MM. BINET.       |
| LAMBERT, I ☼.        | SENCERT, A ☼.    | PERRIN, A ☼.     |
| RICHON, A ☼.         | ROBERT, A ☼.     | FAIRISE, A ☼.    |
| G. GROSS, A ☼.       | BUSQUET, I ☼.    | J. PARISOT, A ☼. |
| FRUHINSHOLZ, I ☼.    | LUCIEN, A ☼.     |                  |

## Agrégés libres

MM. REMY, A ☼, FÉVRIER, O \*, I ☼, ZILGIEN, I ☼, FRELICH, I ☼, JACQUES, I ☼, ANDRÉ, I ☼, MICHEL, A ☼, L. SPILLMANN, A ☼.

M. H. COIFFARD, I ☼, Secrétaire.

(1) Fondation de l'Université.

*L'Université a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les imputer.*

A mes Maitres de Reims et de Nancy.

A mon ami, le Docteur Pierre COLLIGNON.

A mon Président de thèse,

M. le Professeur HERRGOTT

Professeur de Clinique obstétricale  
Associé national de l'Académie de Médecine  
Chevalier de la Légion d'honneur

A M. le Professeur Pierre PARISOT,

Professeur de Médecine légale  
Chevalier de la Légion d'honneur

A M. le Professeur agrégé SPILLMANN

A M. le Professeur agrégé FRUHINSCHOLZ

La Bruyère parle, dans ses « Caractères », de ces nourrissons qui, « drus et forts du bon lait qu'ils ont sucé, battent leur nourrice ».

Nous aurions quelque peu l'ingratitude de ces nourrissons si, avant de franchir le seuil de cette porte pour la dernière fois, nous ne remercions nos maîtres de Reims et de Nancy du bon lait de la science qu'ils nous ont versé.

La gloire de la Faculté de Nancy est trop éclatante pour qu'elle ait à gagner à un éloge maladroit de notre part.

En revanche, nous jetterons un dernier regard sur la modeste école de Reims, qui n'a pas de salle de thèses, et où maîtres et élèves vont toujours à la peine et jamais à l'honneur.

La douce peine que celle que nous subissions dans les petits amphithéâtres, groupés pour le cours autour du professeur qui connaissait de nous, même les moins assidus, ou bien dans la salle de dissection aux vitres trop fragiles devant le jet irrésistible d'un tibia ou d'une omoplate !

Et la science ne souffrait pas de cette absence de protocole : l'indulgence des maîtres et l'affection de la petite famille des élèves ne rendaient pas incompatibles le travail et la « furia » des étudiants de vingt ans.

Depuis, des élèves de la Faculté de Nancy n'ont pas cru déchoir en sollicitant de devenir des maîtres de l'école de Reims.

Avant de terminer, qu'il nous soit permis de nous adresser à M. le Professeur Herrgott : il nous a toujours prodigué sa science et sa bienveillance, et il nous a fait l'honneur de présider notre thèse. Nous ne voyons pas de meilleure manière de lui témoigner notre reconnaissance que de lui dire : Merci, très simplement.



## INTRODUCTION

---

La médecine est aussi ancienne que le monde, et du jour où l'homme a commencé à souffrir, il a cherché un remède à sa souffrance. Mais l'homme n'a pas vécu seul : il a fondé une famille et, consécutivement, une tribu, un peuple. Dès lors, l'intérêt d'un seul s'est confondu avec l'intérêt de l'agglomération.

Il nous a paru intéressant, après d'autres auteurs tels que Hallé, Michel Lévy, Guéneau de Mussy, Münck, Friedreich, Hagemann, de porter notre étude sur une agglomération particulièrement intéressante par son ancienneté, par son histoire singulière, par son originalité qui a survécu dans l'individu malgré l'effondrement de la collectivité, nous voulons dire sur le peuple juif des temps bibliques.

Notre but est, à la fois, de rassembler tout ce qui peut se rattacher à la médecine dans l'histoire de ce peuple et de dégager les caractères de cette médecine.

Il va sans dire que nous n'avons pas la prétention d'apporter des faits nouveaux ; mais, quant à l'interprétation de ce qu'on peut rapporter à la médecine dans la Bible, disons tout de suite que nous nous éloignons, en mainte occasion, des idées des auteurs qui se sont livrés à la même étude.

Le texte que nous citons dans ce travail est celui de la Vulgate. On sait que celle-ci est une traduction due à saint Jérôme (iv<sup>e</sup> siècle) et qu'elle a été seule reconnue canonique par le Concile de Trente (1546).

---

## LA MÉDECINE DANS LA BIBLE

---

### Caractères généraux de la Médecine dans la Bible

---

C'est peut-être de beaucoup de prétention de parler de « médecine » dans la Bible; car, de science médicale constituée, il n'y en a point. S'il nous est parvenu des traités spéciaux des Grecs et même des Chinois, datant de l'an 2.000 avant notre ère, rien de semblable n'est à notre disposition pour l'étude des connaissances médicales que pouvaient avoir les Hébreux. Il faut glaner et lier, et la gerbe, sans être trop fournie, vaut peut-être tout de même qu'on la mette en grange.

Tout d'abord il importe de faire remarquer que presque tout ce qui se rapporte à la médecine chez les Hébreux est renfermé dans le Pentateuque, c'est-à-dire dans les cinq premiers livres écrits par Moïse. Les faits auxquels se rapportent ces livres ne sont pas postérieurs à la vie des Hébreux dans le désert; c'est dire leur ancienneté, puisqu'il est admis qu'ils sont rapportés par Moïse, qui lui-même est mort

avant d'avoir pu conduire son peuple dans la terre promise.

Il en résulte que la part de la médecine des Hébreux qui nous est connue par la Bible a été élaborée pendant le séjour des Juifs dans le désert; qu'elle n'est pas une science constituée et distincte à l'usage d'un peuple définitivement établi dans une région limitée, habitant des villes et des villages, se gouvernant politiquement et religieusement au moyen d'une constitution, mais d'un peuple au berceau, qui va à la conquête d'une terre promise par son Dieu, et où il s'établira définitivement, cela sous la conduite d'un chef en qui sont réunis, si je puis me servir d'une expression trop moderne, les « pouvoirs spirituel et temporel ».

La médecine des Juifs aux temps bibliques pourrait s'appeler : *l'ensemble des prescriptions sanitaires d'un peuple nomade*.

Il faut se rendre compte, en effet, de ce qu'était l'existence des Juifs, jusqu'au moment des premières prescriptions de Moïse.

Il est fait mention, pour la première fois, du peuple choisi par Dieu et distingué par lui des autres, au moment de l'institution de la circoncision. Dieu promet à Abraham une nombreuse descendance qui formera un grand peuple. A cette époque il n'existe pas encore de peuple juif. Ce n'est vraiment que quelques années après l'arrivée des frères de Joseph en Egypte que nous voyons les Israélites devenir assez nombreux pour former un peuple. C'est d'ailleurs sa puissance toujours croissante qui paraît devoir

devenir un danger au Pharaon. Celui-ci décide par tous les moyens d'arrêter le développement de ces étrangers qui menacent son peuple, jusqu'au moment où les Juifs, au nombre de six cent mille, quittent l'Egypte sous la conduite de Moïse.

Quelle figure que celle de Moïse ! Si grande qu'il n'en existe de comparable dans l'histoire d'aucun peuple.

Prêtre, écrivain, législateur et médecin, il est le fondateur de la puissance de la nation juive.

Dès sa naissance il est prédestiné : sa mère « *le trouvant beau* », ne peut se résoudre à le faire périr, comme l'ordonnait le Pharaon ; elle l'expose sur le Nil dans une corbeille de jonc, où il est trouvé par la fille du roi qui l'élève jusqu'à l'âge adulte. Revenu parmi les siens, les souffrances des Israélites l'émeuvent si vivement qu'il tue de sa main un Egyptien qui maltraitait un de ses compatriotes. Il s'enfuit à l'étranger et c'est alors que commence sa mission : Dieu lui apparaît et lui ordonne d'arracher son peuple au joug égyptien et de le conduire dans un pays meilleur.

Quelle merveilleuse histoire nous raconte Moïse à partir de ce moment, sa propre histoire ! Mais nulle part il ne se glorifie ni ne s'enorgueillit. Il a une mission divine à remplir, mais il n'est qu'un homme ; « *Je vous prie, Seigneur, je ne suis pas habile à parler, envoyez tout autre plus habile que moi.* » Et plus tard, ayant douté un instant de la puissance que Dieu lui a conférée, il en est puni et ne devra pas entrer dans la terre promise. Et alors il fait cette prière tout

humaine et si compréhensible chez un chef qui a sauvé son peuple de tant de dangers et qui ne pourra le voir dans son triomphe, il fait cette prière à Dieu : « *Tu as montré ta puissance à ton serviteur, laisse-le passer le Jourdain et voir ce pays merveilleux.* » Mais le Seigneur irrité lui répond : « Ne me parle plus jamais de cela ! » (*Deutéronome*, III.)

Quelle simplicité dans cette autobiographie ! Et pourtant, quelle vie débordante d'action que celle de ce chef !

Qu'on se figure les difficultés qui attendaient les Juifs pendant leurs pérégrinations de quarante années. Ils sont plus d'un demi-million et il faut faire vivre toute cette multitude et la préserver des maladies. On peut admirer sans réserves les prescriptions d'hygiène formulées par ce prêtre-médecin : lois sur la lèpre, lois sur les habitations, lois concernant les femmes en couches, lois sur les maladies vénériennes. L'hygiéniste le plus prudent n'y trouverait rien à redire. Qui de nos jours oserait faire démolir une maison parce qu'il se montre des moisissures rebelles sur les murs ? On peut trouver que pareilles lois sont excessives : mais ne fallait-il pas que tout mal fût impitoyablement tué dans ses racines, aussi bien le mal physique que le mal moral, avec lequel la loi juive ne transigeait pas non plus ?

Si Moïse paraît avoir été inhumain dans sa législation, il ne faut pas oublier qu'il ne craint pas de s'appeler « *le plus doux des hommes qui habitassent sur la terre* ». (*Nombres*, XII.) Et il a prouvé que c'était vrai : que de murmures, que de révoltes chez ce

peuple qui a lassé l'Eternel, mais n'a pu lasser celui qui l'a arraché à la tyrannie égyptienne. Sans cesse nous voyons Moïse intercéder pour les siens. C'est bien le chef, l'âme de tout un peuple, l'exécuteur humain d'une mission surhumaine.

Le génie puissant de Michel-Ange nous a laissé un Moïse majestueux, d'une force tranquille et sereine : c'est bien ainsi qu'il faut le comprendre. Ce n'est pas un demi-dieu, c'est l'homme de Dieu, fort d'une force étrangère à sa nature.

Moïse mourut à l'âge de cent vingt ans; la Bible dit de lui : *« Ses yeux ne s'étaient pas obscurcis et ses dents ne s'étaient pas ébranlées. Il fut enterré dans la vallée de Moab, mais personne ne connaît le lieu de son tombeau. Et depuis, jamais plus il ne s'est levé en Israël de prophète tel que Moïse qui avait connu Dieu face à face ! »* (Deutéronome, XXXIV.)

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est pendant le séjour des Israélites dans le désert qu'apparaissent toutes les lois morales et sociales qui vont gouverner le peuple juif, tant pendant ses pérégrinations à travers le désert, qu'après son établissement définitif dans la terre promise.

Les lois morales sont résumées dans le Décalogue. Les lois sociales, chez les Juifs, se ramènent, en majeure partie, à des préceptes religieux et à des prescriptions d'hygiène. Et, à ce propos, il importe de remarquer qu'entre les unes et les autres, non seulement il n'y a pas de fossé infranchissable qui les rend indépendantes, mais, qu'au contraire, elles

sont si intimement mêlées et solidaires, qu'il est loin d'être aisé de tracer la limite en deçà et au delà de laquelle telle loi ressortit à l'autorité divine et à l'autorité humaine.

Et même, à vrai dire, toute distinction est superflue et n'a pas de sens pour celui qui s'en tient au texte pur et simple de la Bible. Car, nulle part il n'y est dit : « *Moïse donna ce commandement* », mais bien : « *Dieu dit à Moïse : Voilà ce que tu diras aux enfants d'Israël* »; cela aussi bien pour le règlement des cérémonies religieuses, par exemple, que pour les mesures à prendre vis-à-vis des lépreux. Si intime était, chez le peuple juif, et si intangible, l'union, ou pour mieux dire, la fusion des choses divines et des choses humaines!

Ce que nous étudierons donc, ce n'est pas l'origine divine ou humaine des lois bibliques (étude dans laquelle ni la compétence ni la curiosité d'un médecin ne peuvent s'exercer), mais le but et la portée de ces lois. Autrement dit : *est-ce dans un but religieux, ou dans un but d'hygiène qu'ont été faites les lois des israélites ?*

La médecine s'est beaucoup occupée des lois religieuses en vigueur chez les peuples anciens; et, de plus en plus, elle a revendiqué comme étant de son domaine des préceptes qu'on n'avait guère pensé pouvoir intéresser cette science. On a été si loin que l'opinion courante est devenue celle-ci : presque toutes les lois religieuses se ramènent, du moins dans les civilisations anciennes, et chez les Juifs en parti-

culier, à la médecine, ou plus vaguement à l'hygiène.

De ce que la raison d'être de certains préceptes, en tant que préceptes religieux, échappe à l'intelligence, est-ce un motif suffisant pour leur enlever tout caractère surnaturel, pour les déformer au point d'en faire à toute force des chapitres de l'hygiène publique et privée?

C'est là la manière de voir de Michel Lévy et de Guéneau de Mussy, et c'est contre cette interprétation, du moins en tant qu'elle est exclusive, que nous nous élevons.

Sans doute, de ce que toutes les prescriptions sont données au nom de Dieu, on ne peut soutenir qu'elles n'aient qu'un caractère religieux. Michel Lévy dit avec raison que l'intimidation religieuse était le seul moyen d'exécution des prescriptions d'hygiène. Nous accordons que ce moyen, non seulement était, mais est encore un moyen très puissant de faire obéir les adeptes d'une religion quelconque. Mais de là ne s'ensuit pas que le but du précepte n'est religieux qu'en apparence, et hygiénique en réalité. En ce qui concerne la circoncision, par exemple, nous prouvons plus loin qu'elle n'est qu'un précepte religieux : ce précepte ne laisse pas que d'avoir des avantages pour l'hygiène, mais ceux-ci ne sont qu'une conséquence, accessoire et non voulue, d'un précepte purement religieux.

La preuve que les préceptes de la Bible n'ont pas qu'un but hygiénique c'est que, dans les mesures de purification des différentes maladies, il est fait une

place distincte aux rites de la purification religieuse. Ceci découle de l'idée de châtimement divin qu'implique la maladie. Ici encore, nous nous séparons des idées de Lévy quand il dit : « La thérapeutique répond à l'étiologie. Moïse ordonne l'érection d'un serpent d'airain dont la vue doit guérir la morsure des serpents venimeux. » C'est la condamnation de toute tentative de guérison par d'autres moyens que les surnaturels.

Sans doute nous n'avons guère trouvé de remèdes dans la Bible, en dehors d'un cataplasme de figues qu'Isaïe a appliqué au roi Ezéchias « *malade à mourir* ». (IV, Rois, XX.)

Pourtant il ne faut pas croire que le fatalisme fût la seule ressource des malades d'alors. On peut se faire une idée très exacte de la compréhension de la science et de la personnalité du médecin de cette époque, en lisant le chapitre vingt-huitième de l'Ecclésiastique : « *Honore le médecin pour son utilité, car c'est Dieu qui l'a créé. Tout remède vient de Dieu. Le médecin sera honoré par le roi, sa science l'élèvera aux honneurs, et il sera glorifié par la bouche des grands. Le Très-Haut a tiré les remèdes de la terre, et le sage ne les méprisera pas.*

*De l'eau amère n'est-elle pas rendue douce par le bois ? (Racine de la réglisse ?) La puissance des médicaments a été révélée aux hommes, et Dieu la leur a fait connaître pour sa gloire. C'est par eux que les médecins guérissent et soulagent la douleur. Le pharmacien en fait des pommades et des douces médecines, et leur vertu est infinie, car la bénédiction de*

*Dieu est sur la terre. Mon fils, dans ta maladie, ne fais pas mépris de toi-même, mais prie le Seigneur et il te guérira. Détourne-toi du péché; offre l'encens et le gâteau de farine, engraisse la victime, et après, laisse agir le médecin. C'est Dieu qui l'a créé, et puisque son intervention est nécessaire, ne le laisse pas t'abandonner, car un jour tu seras livré à lui. Mais lui demandera à Dieu de te guérir. Celui qui aura péché devant la face du Seigneur sera livré aux mains du médecin. »*

Voilà qui ne répond guère à une prétendue thérapeutique basée exclusivement sur la foi en la toute-puissance de Dieu. Nous voyons que les Hébreux devaient connaître quantité de remèdes tirés des plantes, et qu'ils avaient confiance dans leurs médecins. (D'ailleurs, dans le Talmud nous trouvons mentionnés un assez grand nombre de remèdes tels que : bandes pour les fractures, coton dans les oreilles, hysope contre les vers. Quoique le Talmud ait été composé au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., on peut penser que les Juifs du temps de Moïse avaient à leur disposition un certain nombre de ces remèdes.)

Le médecin, chez les Juifs, était donc un ministre de Dieu, comme le prêtre, comme le roi, à la fois puissant et faible. On peut penser que celui qui avait eu le bonheur de guérir son malade, répondait aux éloges de ces grands que la Bible nous montre le combler d'honneurs, qu'il répondait modestement, comme avait coutume un de ses confrères des temps modernes : « *Je le pensai, Dieu le guarit.* »

On a voulu voir dans la guérison par le serpent

d'airain le résultat de la suggestion. Il nous semble qu'une telle interprétation ne se justifie guère. La Bible dit : « *Ceux qui avaient été mordus, guérissaient par la vue du serpent d'airain.* » ( *Nombres, XXI.* )

S'il s'agit réellement de morsures de serpents, la suggestion ne peut expliquer pareilles guérisons. A moins de voir dans les « *serpents de feu* » la description imagée d'une maladie nerveuse.

Le parti pris des auteurs de ramener à toute force à l'hygiène certains préceptes religieux, n'a pas laissé que de leur faire commettre des erreurs. C'est ainsi que Michel Lévy voit dans les embaumements un moyen de plus, employé par les Hébreux, pour satisfaire l'hygiène. Or, nulle part il n'est dit que les Juifs pratiquassent l'embaumement. Nous voyons seulement que le père de Joseph, quand il mourut en Egypte, fut embaumé « *selon la coutume des Egyptiens.* » ( *Genèse, L.* ) Le même auteur dit encore que Moïse choisit sa femme à l'étranger pour donner lui-même l'exemple, en évitant la consanguinité des époux. Ne savons-nous pas que Moïse fut obligé de s'enfuir à l'étranger après avoir tué un Egyptien ? Rien d'étonnant qu'il ait épousé une femme du pays où il fut en exil.

Pour nous résumer, nous ne pensons pas qu'il soit possible de ne voir dans les rites et les préceptes religieux des Juifs que la recherche de l'hygiène. Comme déjà dit, il n'est pas aisé d'établir une limite bien nette entre le « *précepte religieux* » et la « *prescription de l'hygiène* ».

Nous verrons, en étudiant en détail les plus intéressantes des lois juives, dans quelle catégorie il est plus vraisemblable que chacune doive être placée.

Nous avons dit plus haut n'avoir découvert que la mention d'un seul remède dans la Bible : il y en a un autre, très précieux; puisqu'il est dirigé contre « les glaces de l'âge ». Nous le trouvons décrit au premier chapitre du troisième livre des Rois :

*« Le roi David était devenu vieux et comptait un grand nombre de jours; de combien de vêtements qu'on le couvrit, il ne pouvait se réchauffer. Ses serviteurs lui dirent donc : « Laissez-nous chercher pour notre roi une jeune vierge qui se tienne près de lui, qui le soigne, qui dorme dans son sein et le réchauffe. »*

*« Ils cherchèrent donc une belle jeune fille dans toutes les provinces d'Israël et trouvèrent Abisag, une Sunamite, et ils l'amenèrent au roi. La jeune fille était très belle; elle couchait avec le roi et le servait. »*

Vous souriez, peut-être? Ecoutez la fin :

*« La jeune fille couchait avec le roi, mais le roi ne la connut point. »*

Nous craignons, en affirmant que ce remède n'a rien perdu de sa valeur, de n'être pas pris au sérieux; nous sommes trop loin de la simplicité biblique : les écrivains de cette époque, contrairement à ceux de nos jours, ignoraient les sous-entendus et leurs lecteurs n'avaient pas d'arrière-pensées.

---



## LA CIRCONCISION



## La Circoncision

---

De toutes les particularités du peuple hébreu, la plus constante est, sans contredit, la circoncision, qui est devenue le signe caractéristique de ce peuple et l'est demeuré jusqu'à nos jours, malgré le démembrement de la puissance juive et la dissémination de ses éléments.

Si la circoncision mérite une attention toute particulière en tant que vestige d'une ancienne civilisation, cette pratique doit encore motiver nos recherches par son originalité, par ce qu'elle a d'inattendu et qui étonne de prime abord.

### Origine de la Circoncision

En disant tout à l'heure que la circoncision est le signe caractéristique du peuple juif, nous pouvons paraître nous avancer beaucoup; en effet, cette pratique ne se retrouve pas que chez les Israélites.

Hérodote prétend qu'elle existait de temps immémorial chez les Egyptiens. On a retrouvé, en effet, des bas-reliefs qui ne laissent aucun doute à cet égard. De nos jours, les Mahométans circoncisent encore leurs enfants, et il n'est pas jusqu'aux peuplades

nègres de l'Afrique chez lesquelles on n'ait retrouvé cette coutume.

Et cependant nous croyons que, primitivement, les Juifs ont été les seuls à pratiquer la circoncision et que, si d'autres peuples s'y sont livrés, ce n'est que par imitation des Juifs avec lesquels ils se sont trouvés en rapport.

En ce qui concerne les Egyptiens, la chose se comprend le plus aisément, les Hébreux ayant séjourné de nombreuses années dans leur pays. Les peuplades de l'Afrique ont pu adopter cette coutume après des contacts plus ou moins directs avec les Egyptiens.

Quelle que soit la part de vérité contenue dans ces suppositions, nulle part, chez aucun peuple, dans aucune religion ancienne, nous ne trouverons la circoncision avec ce caractère de propriété exclusive qu'elle paraît avoir eu chez les Hébreux.

Voyons maintenant ce que dit le texte de la Bible. C'est tout au début de l'Ecriture que nous trouvons l'institution de cette pratique : « *Dieu dit à Abraham : Voici l'union qui doit exister entre vous et moi, et votre descendance. Tous les mâles seront circoncis ; vous couperez la chair de votre prépuce pour que ce soit le signe d'alliance entre vous et moi.* » (Genèse, XVII.) Et le même jour Abraham se circoncit lui-même et toute sa famille.

Voilà donc établie, dès les premiers temps de l'histoire hébraïque, l'existence de la circoncision.

Abraham est considéré comme le père du peuple juif, et l'époque où il vivait peut être placée vers l'an 2.000 avant J.-C.

### Signification de la Circoncision

S'il n'est pas prouvé très clairement à quelques-uns que la circoncision soit d'origine exclusivement juive, sa signification est également loin d'être élucidée pour tout le monde; et, quand on a lu ce qui a été écrit sur cette question, on ne se trouve guère éclairé.

La plupart des auteurs, entraînés par leur admiration pour les lois bibliques, ne voient dans la circoncision qu'un des nombreux moyens employés par Moïse pour sauvegarder l'hygiène de son peuple. Guéneau de Mussy, Michel Lévy sont de cet avis. Friedreich reconnaît que la circoncision n'est pas un moyen indispensable pour satisfaire à l'hygiène et il pense que, si cette pratique n'est pas exclusivement religieuse, elle a été du moins instituée par Moïse pour conserver à son peuple une individualité au milieu des peuplades qui l'entouraient. Hagemann accorde que la circoncision peut avoir quelque-peu le caractère d'une pratique religieuse, mais il est convaincu que le législateur a eu en plus le souci de l'hygiène des Juifs. Hallé, lui, ne pense pas que la circoncision soit une pratique d'hygiène. « *Quelques-uns, dit-il, donnent pour origine à la circoncision un motif de salubrité. Mais, je ne vois pas qu'il soit constaté en aucun endroit que les habitants de l'Arabie et de la Syrie aient été sujets à une incommodité qui ait eu son siège dans les parties retranchées par la circoncision.* »

Pour nous, nous ne nions pas que la circoncision ait des effets heureux au point de vue de la sauvegarde de l'hygiène, mais nous prétendons qu'elle n'a pas été établie par Moïse dans un but d'hygiène, mais uniquement dans un but religieux.

Réprenons le texte : « *Dieu dit à Abraham : ceci (la circoncision) sera le signe d'alliance entre vous et moi; mon alliance sera marquée dans votre chair pour toute l'éternité, et l'enfant qui ne sera pas circoncis, sera détruit du milieu de mon peuple, parce qu'il aura rompu mon pacte.* »

Nous retrouvons déjà, ici, l'effusion du sang comme symbole de l'union avec la divinité, faite dans le même esprit que les sacrifices d'animaux dont le sang répandu était offert à Dieu.

L'importance du précepte de la circoncision se retrouve en maint endroit de la Bible :

Sichem ayant violé Dina, la fille de Jacob, demande à ce dernier de la lui donner en mariage; Jacob, ayant consulté ses fils, ceux-ci répondent : « *Nous ne pouvons donner notre sœur à un homme incirconcis, car c'est une chose abominable parmi nous.* (Genèse, XXXIV.) Au moment du séjour des Hébreux en Egypte, nous voyons que la circoncision n'a rien perdu de son importance. Moïse ayant fui d'Egypte avec sa femme et son fils, Dieu lui apparaît et menace de faire périr ce dernier qu'il avait négligé de circoncire, sans doute à cause des empêchements du voyage. Séphora, la femme de Moïse, s'empresse de circoncire son fils pour le soustraire à la mort. (Exode, IV.)

Plus tard, Josué circonçoit un grand nombre de ses sujets qui ne l'avaient pas été pendant la traversée du désert. « *Et ils restèrent en ce lieu jusqu'à ce qu'ils fussent guéris.* » (Josué, V.)

Plus loin, nous voyons Achior, général d'Holoferne, se faire circoncire et embrasser la religion juive, émerveillé qu'il est par les exploits de Judith. (*Judith*, XIV.)

Le livre des Machabées nous rapporte que des femmes furent mises à mort pour avoir enfreint la défense qu'Antiochus avait faite aux Juifs de circoncire leurs enfants. (*Machabées*, I.)

L'obligation de la circoncision est encore rappelée dans le Lévitique, qui contient presque tous les éléments de la législation. (*Lévitique*, XII.)

Dans tout cela, il n'est rien qui puisse faire songer, même de très loin, à l'hygiène, qui n'a pas besoin d'ailleurs, et heureusement, de moyens aussi radicaux pour être satisfaite. Et c'est prêter aux Juifs des temps bibliques une médiocre initiative pour leurs soins corporels, que de penser qu'ils n'auraient pu réunir ces deux qualités nullement incompatibles, de propreté et d'incirconcision.

Non, la circoncision ne doit être considérée que comme un symbole, le symbole de l'union du peuple avec son Dieu.

Ceci est si vrai que dans le Talmud il est dit : « *Celui qui naît circoncis ne peut subir la circoncision; mais on doit pratiquer une entaille sur lui jusqu'à ce qu'il coule une goutte de sang.* » Et encore : « *Celui qui est recouvert (phimosis) n'a pas besoin*

*d'être circoncis, à cause du danger de blesser l'urèthre.* » C'est pourtant dans ce dernier cas que la circoncision, en tant que mesure d'hygiène, s'imposerait le plus.

Sans doute le Talmud n'est pas la Bible; mais il en est le commentaire et représente la tradition juive mise par écrit; et, si l'on y voit beaucoup de faits et d'idées dont on ne retrouve pas la trace dans la Bible et qui, dès lors, ne peuvent sans hésitation être rapportés aux premiers temps bibliques, il semble que tout ce qui a trait expressément aux institutions de la Bible puisse être considéré comme empreint de l'esprit de la législation primitive.

Quant à expliquer le choix d'une pratique telle que la circoncision, il ne faut pas songer à lui trouver de meilleures raisons que celles qu'on peut donner aux mutilations de tous genres, faites dans un esprit religieux, qu'on rencontre encore actuellement chez différents peuples.

#### Comment se faisait la Circoncision ?

La Bible ne donne pour ainsi dire pas de détails sur la manière dont on devait faire la circoncision.

Alors que pour les autres préceptes le rite est minutieusement indiqué, rien de semblable n'existe pour la circoncision; ce qui importait, c'est qu'elle fût faite.

En ce qui concerne l'instrument qui devait servir, nous voyons que, primitivement du moins, il se ré-

sumait à un silex tranchant. Quand Dieu ordonne à Abraham de se circoncire, lui et sa famille, il ne lui impose aucune règle et nous ne pouvons savoir comment se fit cette première circoncision.

Plus tard, lors de la fuite de Moïse hors de l'Égypte avec sa femme et son fils, celui-ci fut circoncis par sa mère avec un silex; mais cet instrument rudimentaire n'est pas imposé. La femme d'Abraham se servit d'un silex vraisemblablement parce qu'elle n'avait rien d'autre sous la main, étant fugitive.

Ce n'est que dans le livre de Josué (V) que Dieu ordonne à celui-ci de circoncire tout le peuple avec des silex : « *Fabrique-toi des couteaux en pierre.* »

Il est probable que l'habitude de pratiquer la circoncision de cette manière a dû être conservée en souvenir de ce que fit la femme d'Abraham sous la menace de voir périr son enfant.

En tout cas, plus tard, lorsque le peuple juif fut définitivement dans le pays qu'il occupa jusqu'à sa dispersion, on employa des couteaux en métal; le Talmud nous en donne la certitude : il était permis de circoncire le jour du Sabbat et même d'allumer du feu pour forger un couteau.

Comment se faisait l'opération de la circoncision?

Il n'y a pas de raison pour qu'elle différât de ce qui se fait encore de nos jours chez les Israélites et chez tous les peuples qui pratiquent encore cette coutume, les Arabes, par exemple.

Le prépuce était sectionné entièrement; il fallait dénuder le gland pour que l'opération fût valide, cela est en toutes lettres dans le Talmud, qui dit

encore : « *Celui qui est né circoncis et l'Arabe (déjà circoncis) doit subir une légère entaille; il faut qu'il coule du sang.* »

On s'imagine facilement dans quel état devait se trouver le membre viril après une opération faite avec des instruments primitifs, ceux en silex surtout, et à une époque où les précautions d'asepsie étaient évidemment inconnues. (A noter cependant qu'on baignait l'enfant et qu'on lavait le membre.) Et de fait, il devait arriver que des enfants mouraient, puisque nous voyons encore dans le Talmud qu'on pouvait différer la circoncision (qui devait se faire le huitième jour après la naissance), quand plusieurs enfants en étaient morts.

Même exempté de pareilles suites, la circoncision nous apparaît comme une pratique un peu barbare en plus que douloureuse. Le récit suivant nous montre comment les Juifs profitèrent de l'état pénible où se trouve celui qui vient d'être circoncis, pour se venger de leurs ennemis :

« *Or, Dina, la fille de Jacob, sortit pour voir les filles du pays. Et Sichem, fils d'Hémor, prince du pays, la vit, l'enleva et coucha avec elle, et lui fit violence. Son cœur demeura fortement attaché à Dina, fille de Jacob; et comme elle était triste, il la consola avec des paroles aimables.*

« *Jacob apprit le viol de sa fille pendant que ses fils étaient aux champs. Il se tut jusqu'à ce qu'ils fussent revenus. Alors Hémor vint pour parler à Jacob; et aussitôt que les enfants de celui-ci eurent appris ce qui était arrivé, ils furent fort irrités à*

cause de l'action infâme commise contre Israël. Hémor leur dit : « Sichem, mon fils, a beaucoup d'affection pour votre fille; donnez-la lui pour femme. Alliez-vous avec nous, donnez-nous vos filles et prenez les nôtres pour vous. »

« Les enfants de Jacob répondirent à Sichem et à Hémor, dans le dessein de les tromper : « Nous ne pouvons faire cela, ni donner notre sœur à un homme incircconcis, car ce nous serait un opprobre. Mais nous consentirons à condition que vous deveniez semblables à nous, en circoncisant tous les mâles qui sont parmi vous. Et alors nous vous donnerons nos filles et nous prendrons les vôtres, et nous ne ferons plus qu'un seul peuple. Mais si vous ne voulez pas être circoncis, nous prendrons notre fille et nous nous en irons. »

« Ces discours plurent à Hémor et à son fils. Et le jeune homme ne différa pas de faire ce qu'on lui avait proposé, car il aimait beaucoup la fille de Jacob.

« Hémor donc et son fils vinrent à la porte de leur ville et dirent à leurs gens : « Ces gens sont fort paisibles; qu'ils habitent au pays, qu'ils y trafiquent; nous prendrons leurs filles pour femmes et nous leur donnerons les nôtres. Mais ils ne consentiront qu'à la condition que tout mâle qui est parmi nous soit circoncis, comme ils le sont tous.

« Tous ceux qui sortaient de la ville obéirent à Hémor et à Sichem, et se firent circoncire.

« Mais le troisième jour, quand la douleur est la plus forte, deux des enfants de Jacob, Siméon et

*Lévy, frères de Dina, ayant pris leur épée, entrèrent dans la ville et tuèrent tous les habitants. Ils tuèrent aussi Hémor et Sichem, et enlevèrent Dina de sa maison. Et les enfants de Jacob pillèrent la ville à cause du viol de leur sœur; ils prirent tous les biens des habitants et emmenèrent prisonniers leurs femmes et leurs enfants.*

« Alors Jacob dit à Siméon et à Lévy : « Vous m'avez troublé, en me faisant encourir la haine des habitants de ce pays; ils s'assembleront contre moi et me détruiront, moi et ma famille. »

« Ses fils lui répondirent : « Fallait-il donc qu'on traitât notre sœur comme une prostituée? » (Genèse, XXXIV.)

Coutume barbare que la circoncision? Peuples barbares aussi. « *Oeil pour œil, dent pour dent* », disait la loi juive. Félonie pour félonie!

Une anecdote assez curieuse semble démontrer que les Juifs, quand ils avaient vaincu leurs ennemis, rapportaient les prépuces de ceux-ci en guise de trophées, comme les peuplades indiennes font du cuir chevelu de leurs adversaires : nous voyons en effet que David, pour mériter la fille de Saül et en faire sa femme, apporte à son futur beau-père deux cents prépuces de Philistins qu'il a tués. (I, Rois, XVIII.)

---

# LA LÈPRE



## La Lèpre

---

Quand on ouvre un traité de médecine au chapitre de la lèpre, on trouve régulièrement que cette maladie est fort ancienne, qu'elle existait aux Indes et en Egypte, d'où elle fut importée en Europe, et qu'elle sévissait chez les Juifs.

Il est peu de personnes qui aient lu, dans son intégralité, toute la Bible, qui abonde en détails insoupçonnés. Mais la plus ignorante, à qui on parlerait de « *médecine* » dans la Bible, infailliblement songerait à la lèpre. D'ailleurs, dans beaucoup de traités, on appelle certaines formes de cette maladie « *lèpre des Hébreux* ».

Et comme dans l'esprit du vulgaire la lèpre personnifie la maladie la plus terrible qui puisse atteindre l'homme (non sans raison, d'ailleurs), on se félicite qu'aux temps modernes ait disparu ce fléau qui a ravagé l'Europe au retour des Croisés, et qui ne laissait aux malheureux qui en étaient atteints que la morne ressource des léproseries, véritables tombeaux des vivants, sur lesquels on aurait pu inscrire la phrase de Dante : « *Vous qui entrez ici, laissez toute espérance.* »

Si nous ouvrons l'Évangile, nous voyons qu'à l'époque où le Christ vivait sur la terre, la lèpre sévissait en Palestine et que ses victimes étaient séparées du

peuple. Les malades guéris par Jésus s'étaient tenus à distance de lui, et lui avaient crié de loin : « Guérissez-nous ! » et, une fois guéris, ils allèrent se montrer au grand-prêtre et purent reprendre la vie commune.

La lèpre tenait donc une place prépondérante parmi les maladies, et il ne pouvait arriver rien de pire à un homme que d'être déclaré lépreux par le grand-prêtre; dès lors, il était un objet d'horreur pour ses semblables et il était mis au ban du peuple.

**Y a-t-il identité entre la lèpre des Hébreux et la lèpre de nos jours ?**

Lorsque nous parlons de la lèpre, notre pensée nous représente une maladie bien déterminée, dont tous les symptômes ont été étudiés, dont le microbe a été découvert et dont le redoutable pronostic n'est que trop connu. Nous appelons « lèpre » la maladie due au bacille de Hansen et caractérisée par les différentes manifestations cutanées et nerveuses qui l'ont fait se distinguer en lèpre tuberculeuse et lèpre anesthésique.

Voici ce que nous entendons par lèpre, de nos jours, et sans doute peut-on penser que la valeur du mot n'a pas changé au point de ne plus correspondre à la maladie appelée du même nom au Moyen Age.

En va-t-il de même pour la lèpre des Hébreux ? Tout d'abord il est évident que le mot ne nous ga-

rantit pas la chose. (Ethymologiquement, lèpre signifie écaille, squame.)

Les termes changent de signification dans une même langue, selon les époques; combien ces changements de sens ne doivent-ils pas être profonds quand il s'agit d'un mot auquel il faut trouver un mot équivalent dans une autre langue. « Tradutore, traditore! »

Et quand on songe que le texte de la Bible, auquel il faut puiser, est précisément la traduction d'une langue difficile entre toutes, on voit qu'on ne peut se fier en aucune façon au mot pris en lui-même.

Il n'est pas de notre compétence d'étudier, au point de vue linguistique, si le traducteur de la Bible a mis le mot équivalent en face du mot hébreux; nous examinerons ce que les Juifs entendaient par lèpre, et nous le comparerons à ce qui signifie ce mot de nos jours.

Tout ce qui a trait à la lèpre est contenu dans le Lévitique, chapitres XIII et XIV.

Mais, chose remarquable, il n'y est pas question que de la lèpre des hommes; le législateur s'étend au moins aussi longuement sur la « lèpre des vêtements et la lèpre des maisons ».

Il est probable que Moïse ne pensait pas qu'une même maladie pût à la fois atteindre l'homme et des objets inanimés, tels que vêtements et murs des maisons; cependant, il n'est pas indifférent de remarquer qu'il donne les mêmes signes distinctifs pour l'une et pour l'autre.

Quoi qu'il en soit, nous ne nous occuperons ici que de la lèpre des hommes, jugeant qu'il est plus rationnel de ranger l'autre dans le chapitre de l'hygiène des Hébreux en général.

### Description de la lèpre par Moïse

Lévitique, chapitre XIII :

1. *Le Seigneur parla à Moïse et à Aaron, et leur dit :*

2. *L'homme sur la peau ou la chair duquel se sera montrée une coloration différente, ou une pustule, ou une tache brillante (ce qui peut paraître être la lèpre), sera amené au grand-prêtre Aaron ou à l'un de ses fils.*

3. *Si celui-ci constate que la lèpre est dans la peau, que les poils sont colorés en blanc et que l'endroit même de la lèpre est légèrement en creux, c'est une plaie de lèpre, et cet homme sera séparé sur l'avis du prêtre.*

4. *Mais si la tache blanche de la peau n'est pas plus enfoncée que le reste, et si les poils ont leur couleur primitive, le prêtre enfermera cet homme pendant sept jours.*

5. *Et il le regardera le septième jour : si la lèpre n'a pas gagné en étendue ni dépassé ses limites primitives, il l'enfermera à nouveau pendant sept jours.*

6. *Et le septième jour il l'examinera : si la lèpre paraît plus sombre et n'a pas davantage envahi la*

peau, il le déclarera pur, car c'est de la gale; cet homme lavera ses vêtements et il sera pur.

7. Si, après avoir été vu par le prêtre et déclaré pur, la lèpre de cet homme croît à nouveau, il sera conduit auprès du prêtre

8. Qui le déclarera impur.

9. Si une plaie de lèpre se montre chez un homme, il sera conduit devant le prêtre

10. Qui l'examinera. Si une coloration blanche existe sur la peau, si les cheveux ont changé d'aspect, et s'il apparaît de la chair vive;

11. Ce sera une lèpre très ancienne et enracinée dans la peau. Le prêtre déclarera cet homme impur, mais il ne l'enfermera pas, car son impureté saute aux yeux.

12. Si une lèpre envahissante se montre sur la peau et la recouvre des pieds à la tête,

13. Le prêtre verra cet homme et le considérera comme atteint d'une lèpre très pure, parce que tout s'est coloré en blanc; cet homme est donc pur.

14. Mais s'il se montre en lui de la chair vive,

15. Le prêtre le jugera impur; car, quand la chair vive se mêle à la lèpre, elle est impure.

16. Mais si celle-ci recouvre sa couleur blanche et couvre l'homme en entier,

17. Celui-ci, après avoir été vu par le prêtre, sera déclaré pur.

18. Lorsque dans la peau ou la chair aura existé un ulcère qui aura guéri

19. Et que à l'endroit de cet ulcère se sera formée une cicatrice blanche ou rougeâtre, on conduira l'homme qui en est atteint auprès du prêtre.

20. Si celui-ci voit que l'endroit de la lèpre est moins élevé que le reste de la chair et que les poils sont devenus blancs, il le condamnera : car la maladie de la lèpre s'est déclarée dans l'ulcère.

21. Mais si les poils ont leur coloration primitive, si la cicatrice est légèrement foncée et n'est pas moins élevée que le reste de la peau, il enfermera cet homme pendant sept jours;

22. Puis, si le mal s'est étendu, il le déclarera lépreux.

23. Si, au contraire, le mal est resté stationnaire, ce n'est qu'une cicatrice d'ulcère, et l'homme est pur.

24. Lorsque chez un homme se montrera une cicatrice blanche ou rougeâtre à la suite de la guérison d'une brûlure,

25. Le prêtre verra cet homme : si la cicatrice est devenue blanche et est moins élevée que le reste de la peau, il le condamnera, car c'est une plaie de lèpre greffée sur une cicatrice.

26. Mais si les poils ont leur coloration primitive, si la cicatrice n'est pas affaissée et si elle est de coloration sombre, l'homme sera enfermé pendant sept jours.

27. Et le septième jour il sera examiné : si la lèpre s'est étendue dans la peau, il sera déclaré impur.

28. Si, au contraire, la cicatrice ne s'est pas étendue, si elle est devenue plus sombre, c'est une cicatrice de brûlure, et l'homme est pur.

29. L'homme ou la femme dont la barbe ou la tête sera atteinte de la lèpre, se montrera au prêtre.

30. Si l'endroit de la plaie est affaissé, si les poils sont jaunes et clairsemés, ceux qui en sont atteints seront déclarés impurs : c'est la lèpre de la tête et de la barbe.

31. Mais si l'endroit de la plaie est au même niveau que le reste, si les cheveux sont noirs, on enfermera cet homme ou cette femme pendant sept jours.

32. Et le septième jour ils seront examinés : si les cheveux sont restés noirs, si la plaie ne s'est pas agrandie et n'est point affaissée,

33. On rasera cet homme ou cette femme, en respectant l'endroit de la plaie, et on les isolera à nouveau pendant sept jours.

34. Après ce temps, si la plaie a conservé ses limites primitives, si elle ne s'est pas affaissée, on les déclarera purs après qu'ils auront lavé leurs vêtements.

35. Si après leur purification la plaie s'est à nouveau étendue,

36. Il sera inutile d'examiner si les cheveux sont devenus jaunes : l'impureté est manifeste.

37. Si, au contraire, la plaie ne s'est pas étendue, si les cheveux sont restés noirs, le prêtre les jugera guéris et n'hésitera pas à les déclarer purs.

38. L'homme ou la femme sur les téguments desquels se sera montrée une tache blanche

39. Seront vus par le prêtre : si ce dernier aperçoit une tache blanchâtre, mais légèrement foncée, qu'il sache que ce n'est pas la lèpre, mais simplement

*une tache blanche de la peau; ceux qui en sont atteints ne sont pas impurs.*

*40. Celui qui perd ses cheveux est chauve, mais non impur.*

*41. Celui qui perd ses cheveux sur le front est chauve par-devant, mais non impur.*

*42. Mais si sur sa tête ou sur son front se montre une tache blanche ou rousse,*

*43. Le prêtre n'hésitera pas à le déclarer impur : c'est la lèpre de la calvitie.*

*44. Quiconque sera souillé de la lèpre et isolé sur l'avis du prêtre*

*45. Devra porter des vêtements déchirés; il restera tête nue, il se couvrira le visage, et il devra crier qu'il est impur.*

*46. Il habitera seul en dehors du camp pendant tout le temps qu'il sera souillé de la lèpre et par conséquent impur.*

Telle est la description de la lèpre par Moïse; on voit les nombreuses formes qu'elle revêt :

I. Lèpre de la peau se manifestant par une tache (versets 1-8);

II. Lèpre de la peau se manifestant par une tache et une ulcération (9-11);

III. Lèpre de la peau se manifestant, non plus par une tache unique, mais par l'envahissement de tout le tégument (12-17);

IV. Lèpre se manifestant par une cicatrice blanchâtre ou rougeâtre survenant après la guérison d'un ulcère (18-23) ou d'une brûlure (24-28);

V. Après la lèpre des régions glabres, nous voyons décrite celle du cuir chevelu et de la barbe (29-37);

VI. Taches blanches de la peau, qui ne sont pas de la lèpre, d'après la Bible (38-39);

VII. Enfin la lèpre du cuir chevelu atteint de calvitie (40-43).

En résumé, toutes les manifestations de la lèpre biblique peuvent se ramener à sept formes.

C'est le moment de résoudre les problèmes suivants :

1° Ces différentes manifestations sont-elles de la lèpre?

2° Sont-elles toutes de la lèpre?

3° Au cas contraire, avec quelles maladies peut-on les identifier?

Ce qui frappe immédiatement, dans la description de la Bible, c'est la bénignité des symptômes de la lèpre des Juifs. Nous voilà loin du tragique tableau d'une si terrible maladie! C'est à cela, à des taches, que se résume ce redoutable fléau? Des mutilations qui enlèvent aux lépreux toute apparence d'être humain, il n'est pas question. La seule manifestation un peu grave est constituée par l'apparition sur la peau de « chair vive ». Et, pour comble, il est parlé de guérison! (Nous verrons plus loin les prescriptions imposées à ceux qui sont guéris de la lèpre.)

On peut objecter que Moïse ne décrit que la maladie au début, qui, nous le savons, se manifeste par de simples taches.

Pour ce qui est de la guérison, on peut l'interpré-

ter comme s'appliquant à une manifestation isolée de la lèpre, telle que taches, tubercules, qui peuvent rétrocéder, sans que pour cela le pronostic fatal de la lèpre soit écarté. Quoi qu'il en soit, les remarques que nous avons faites nous donnent dès maintenant la certitude que, s'il n'est pas impossible que les Juifs aient vu parmi eux des lépreux arrivés au stade mutilant, du moins ils ne considéraient pas ceux-ci comme atteints de lèpre.

Examinons à présent chaque forme de lèpre, en distinguant les signes qui sont en faveur ou en défaveur de l'hypothèse de la lèpre véritable.

*Première forme :*

Dans cette forme il n'est question que d'une tache blanche, brillante; quoiqu'il y ait le mot « pustule », il apparaît clairement qu'il ne faut pas attacher à ce mot notre signification actuelle; d'ailleurs, dans la suite du texte, il n'est plus fait mention que de tache blanche, brillante, « candor lucens ». Nous nous trouvons donc uniquement en présence de lèpre au début, si lèpre il y a.

Notons tout de suite que partout où il est question de lèpre, le caractère de la blancheur de cette maladie se retrouve constamment.

*Exode, IV : « La main de Moïse fut couverte de lèpre blanche comme la neige »;*

*Nombres, XII : « Marie apparut toute blanche de lèpre comme la neige »;*

*IV. Rois, V : « Et il s'en alla blanc de lèpre comme la neige »;*

Donc cette première forme se ramène à une :

1° Tache blanche.

Nous savons que les macules lépreuses peuvent avoir cette coloration; mais ce n'est pas un caractère pathognomonique de la lèpre;

2° Une tache déprimée.

Ce caractère ne se retrouve pas dans les premières manifestations de la lèpre. La lèpre maculeuse se présente sous la forme de taches planes ou saillantes. Peuvent être déprimées les cicatrices résultant de léprômes guéris; mais ici il s'agit d'une affection débutant par une tache et non par une ulcération;

3° A l'endroit de la tache les poils sont décolorés.

Cette décoloration existe dans la lèpre, mais se retrouve dans d'autres maladies;

4° La tache peut augmenter dans l'espace de huit ou quinze jours.

Comme le précédent, ce caractère peut s'appliquer à la lèpre, mais ne lui est pas exclusif.

Donc, pour cette première forme, trois caractères ne sont pas incompatibles avec la lèpre vraie : mais aucune ne s'applique exclusivement à elle. Un signe, par contre, la dépression de la tache, permet d'affirmer presque sûrement que la première forme de lèpre décrite par la Bible n'est pas de la lèpre vraie.

Après avoir dit ce qu'elle n'est pas, pouvons-nous établir ce qu'elle est?

Parmi les affections cutanées auxquelles peut nous faire songer la lèpre de la Bible, le vitiligo et la sclérodermie retiennent notre attention.

Le vitiligo se manifeste par des taches blanches, les poils sont décolorés à l'endroit des taches; mais celles-ci ne sont pas déprimées, et leur pourtour est plus foncé; de plus, l'évolution du vitiligo est très lente, alors que les taches de la lèpre biblique sont susceptibles d'augmenter dans l'espace de quinze et même huit jours.

En ce qui concerne la sclérodermie, rien ne nous empêche de l'identifier avec la maladie qui nous occupe, et elle a pour elle la dépression des taches. Il est donc assez probable que dans la première forme de la lèpre décrite par Moïse on peut voir de la sclérodermie localisée, de la morphée blanche.

Au verset sixième, nous voyons appelées « gale » les manifestations cutanées qui ne sont pas de lèpre, pour Moïse.

Ici, il est clair que nous ne pouvons nous fier à ce terme. Sans être à même de déterminer ce qu'était cette gale, nous pouvons affirmer que les taches décrites par Moïse, et s'assombrissant après huit ou quinze jours, ne peuvent être la gale de nos jours. (Hébra avait pourtant identifié la lèpre des Hébreux avec la gale, se basant sur la guérison de Naaman par les eaux sulfureuses du Jourdain.) IV. *Rois*, V.

#### *Deuxième forme :*

Dans cette forme, il s'agit de la lèpre ulcérée, « très ancienne et enracinée dans la peau »; l'ulcé-

ration s'est développée sur la tache. Rien ne nous empêche ici de voir de la lèpre véritable, de la lèpre tuberculeuse ulcérée. Mais aucun caractère non plus n'est assez net pour ne nous laisser aucun doute. Nous faisons crédit au mot, sans trop lui trouver de garanties.

*Troisième forme :*

Cette forme, qui est caractérisée par l'envahissement de tout le tégument, n'est pas considérée par Moïse comme étant de la lèpre, du moins de la lèpre entraînant l'exclusion du camp pour celui qui en est atteint. C'est une « lèpre très pure ». (A remarquer que, même dans la Bible, le mot lèpre n'a pas un sens bien défini, mais peut signifier maladie de la peau en général, éruption, plaie.) Ce qui suffit à donner à cette lèpre la dénomination de « très pure », c'est son étendue. Malgré cette « pureté », on peut y voir de la lèpre vraie, sous sa forme anesthésique, qui peut envahir tout le tégument (leucé). On peut songer aussi au vitiligo généralisé, ou bien encore au psoriasis étendu. Ce serait peut-être là cette lèpre « blanche comme la neige ».

*Quatrième forme :*

Nous retrouvons là description des taches de la première forme, avec la différence qu'ici ces taches ne sont plus la manifestation initiale, mais qu'elles apparaissent à la suite et à l'endroit d'un ulcère ou d'une brûlure.

Il est très possible que cet ulcère n'ait été autre chose qu'un tubercule lépreux qui, après guérison, a laissé une cicatrice blanche, nacrée, déprimée, comme peut en laisser le léprôme qui a rétrocedé. De sorte que si l'on ne peut admettre que ces taches soient de la lèpre quand elles apparaissent comme manifestation initiale (première forme), rien ne s'oppose à les identifier avec cette maladie quand elles succèdent à un ulcère, qui peut être, en l'occasion, un tubercule lépreux.

Pour ce qui est des taches succédant à une brûlure, il est assez probable qu'elles ne sont autre chose que des cicatrices telles qu'on peut en voir après toute brûlure, cicatrices blanches et rétractiles.

#### *Cinquième forme :*

Ici, il est question de la lèpre des régions velues, cuir chevelu et barbe. Nous retrouvons toujours les mêmes signes de la lèpre : décoloration des poils, dépression des léguments, évolution dans l'espace de huit ou quinze jours.

Nous pouvons répéter ce que nous avons dit pour la première forme : la dépression ne paraît pas être compatible avec la lèpre vraie. En ce qui concerne la lèpre du cuir chevelu, nous avons une raison de plus de n'y pas voir la lèpre de nos jours : celle-ci, en effet, respecte presque toujours le cuir chevelu. Cette forme peut donc être ramenée, comme la première, à la sclérodermie en plaques; mais, n'était ce signe de la dépression, auquel le législateur paraît attacher une si grande importance, il serait plus rai-

sonnable d'y voir une des maladies habituelles du cuir chevelu ou de la barbe, telle que la pelade, le favus, la trichophytie, où la raréfaction et la décoloration des poils sont la règle.

*Sixième forme :*

Cette forme n'est pas donnée par Moïse comme étant de la lèpre. C'est une simple tache de la peau, blanche, légèrement foncée. Ce dernier signe nous fait penser au vitiligo.

*Septième forme :*

C'est la « lèpre de la calvitie », selon les termes de la Bible.

Les signes habituels de la lèpre biblique ne sont pas décrits, mais il est clair qu'ils sont sous-entendus, puisque cette lèpre entraîne l'impureté.

Nous pouvons faire les mêmes réflexions que pour la cinquième forme, en éliminant, cela va sans dire, la pelade.

Nous avons essayé de procéder le plus méthodiquement possible dans l'étude de cette lèpre qui tient tant de place dans les lois de Moïse. Après avoir morcelé la question, jetons-y un coup d'œil d'ensemble.

L'impression est que la lèpre de la Bible n'est pas la lèpre de nos jours. Aucun signe ne nous permet d'affirmer qu'elle la soit, tandis que beaucoup sont nettement opposés à cette hypothèse. Mais, à vrai dire, les éléments nous font défaut qui nous permettent de porter un jugement bien arrêté; la descrip-

tion de Moïse est trop vague, sans compter que nous ignorons la valeur des termes qu'il emploie. Quand nous le voyons appliquer les mêmes caractères à la lèpre humaine et à ce qu'il appelle la lèpre des vêtements et des maisons, nous sommes en droit de nous demander si lui-même a toujours eu en vue une seule et même maladie. Et, même en admettant qu'il en fût ainsi, il est facile de comprendre qu'à son époque une grande confusion devait régner dans la connaissance des maladies.

En nous rappelant ce que nous avons fait remarquer plus haut, à propos de la bénignité et de la curabilité de la lèpre de la Bible, nous pouvons conclure qu'elle n'est pas la lèpre de nos jours, qu'elle n'est pas une maladie unique, mais que, très vraisemblablement, on peut voir en elle un certain nombre de maladies de la peau, telles que favus, trichophytie, pelade, vitiligo et sclérodermie.

Nous dirons que les quatre premières affections sont probablement contenues dans la description de la Bible, et que la dernière y est renfermée certainement.

Voici ce que nous croyons pouvoir conclure en nous en tenant au texte pur de la Bible.

Münck a tenté de tirer au clair la question de la lèpre des Hébreux.

On peut classer, d'après lui, les opinions des auteurs relativement à la « zaraath » (lèpre), en trois groupes :

1. La zaraath est bien la lèpre de nos jours;

- II. La zaraath est la lèpre, plus d'autres maladies;
- III. La zaraath n'est pas la lèpre.

Münck arrive à cette conclusion que, dans l'ancien Testament, on ne trouve aucune indication directe, mais même aucun indice qu'à l'époque de Moïse on connût la lèpre de nos jours. Cet auteur a étudié différentes formes de morphée en Russie méridionale, et il en conclut que la lèpre de la Bible n'est pas identique à ce qu'il a vu dans cette région; il accorde pourtant que, dans des régions plus méridionales, il a vu certaines formes de morphée qui pourraient être assimilées à la lèpre de la Bible.

Dans le Turkestan, il a constaté deux formes de lèpre :

- I. La lèpre ordinaire;
- II. La lèpre blanche.

Celle-ci, d'après lui, pourrait être ramenée à la zaraath, qui elle-même se présenterait sous deux formes, dont l'une est du vitiligo et l'autre de l'herpès tonsurant.

Nous voyons que Münck arrive, à peu de chose près, aux mêmes conclusions que nous, quoique l'identité de la lèpre biblique avec la morphée lui paraisse problématique. Nous avons dit pourquoi cette dernière affection nous paraît le mieux s'adapter à la lèpre des Hébreux : à cause de la dépression des taches, à laquelle le législateur juif accorde une importance capitale.

Hallé interprète de la façon suivante cette soi-disant dépression : quand Moïse dit que la tache de lèpre est « moins élevée que le reste de la peau », cela signifie que le tubercule lépreux se prolonge sous la peau. Cette manière de voir arrangerait évidemment bien les choses, mais nous ne croyons pas qu'on puisse raisonnablement l'accepter. Disons plus simplement qu'il est impossible de conclure avec certitude.

Si la lèpre des Juifs n'est que du vitiligo et de la trichophytie, pourquoi toutes ces mesures si rigoureuses contre un mal dont l'un n'est pas contagieux, et dont l'autre ne devait pas être considéré comme tel à l'époque de Moïse? Nous répondrons qu'il suffit que Moïse crût à la contagion de ces maladies, et que, comme termine Münck, il ne faut expliquer l'antiquité que par elle-même.

#### Loi de la purification de la lèpre

La lèpre des Juifs pouvait guérir; nous avons vu les précautions minutieuses que prenait le prêtre avant de déclarer l'impureté d'un homme et de l'exclure du camp.

Pour qu'il pût habiter à nouveau parmi les siens, il devait être soumis à un examen et à des prescriptions non moins rigoureuses.

*« Celui qui doit être déclaré pur lavera ses vêtements et tout son corps; il rasera tout son poil, et il*

*sera déclaré pur; il entrera ensuite dans le camp, mais demeurera hors de sa tente pendant sept jours. »*

*« Et au septième jour, il rasera à nouveau tout son poil, celui de sa tête, de ses sourcils, de sa barbe, tout enfin; il lavera son corps et ses vêtements, et il sera déclaré pur. » (Lévitique, XIV.)*

Michel Lévy ajoute que la loi ordonnait qu'on purifiât également la maison du lépreux : ceci est une erreur; nous verrons plus loin qu'on devait purifier la maison atteinte de lèpre, et non celle où avait habité un lépreux.

Voilà tout un ensemble de mesures admirables pour cette époque, et telles qu'on n'en emploie pas d'autres de nos jours : n'est-ce pas ce que nous faisons aujourd'hui après l'éclosion des maladies contagieuses, comme la rougeole et la scarlatine?

Il y a quatre mille ans, la déclaration de la lèpre était obligatoire; on peut s'étonner qu'elle ne le soit plus de nos jours.

Est-ce que, non seulement il n'y aurait rien de nouveau sous le soleil, mais celui-ci éclairerait-il moins de choses maintenant qu'au temps où Jéhova parlait à Moïse « face à face » ?

Outre ces prescriptions, le lépreux guéri devait encore se soumettre à des expiations religieuses. Cette obligation découle de la notion d'impureté morale qu'entraînait avec elle toute impureté corporelle.

Nous étudierons leurs relations et leurs caractères à la fin du chapitre suivant.

---



# L'HYGIÈNE CHEZ LES HÉBREUX



## L'Hygiène chez les Hébreux

---

### Aliments permis et défendus

On retrouve dans beaucoup de religions la défense de manger de certains mets. De nos jours encore, les Mahométans s'abstiennent du vin et de la viande de porc. Quant aux Israélites de notre époque, s'ils veulent observer leur religion, ils doivent renoncer aux mêmes aliments que leurs pères des temps bibliques.

Les préceptes concernant les animaux permis ou défendus étaient extrêmement importants, et ils sont donnés tout au long dans le chapitre onzième du Lévitique et rappelés au chapitre quatorzième du Deutéronome.

Voici les animaux dont il était permis de manger la chair :

Parmi les animaux terrestres, tous ceux qui ont le sabot fendu et qui ruminent; il faut que ces deux qualités soient réunies : ainsi, sont permis le bœuf, le mouton, la chèvre, le cerf, le daim, le buffle, le chamois, le chevreuil, la girafe; tandis que les animaux qui ruminent, mais n'ont pas le sabot fendu, tels que le lièvre et le lapin, sont défendus; de même le porc, qui a bien le sabot fendu, mais ne rumine pas.

(Il est superflu de faire remarquer les erreurs zoologiques contenues dans l'énumération de ces animaux.)

Parmi les animaux aquatiques, n'étaient permis que ceux recouverts d'écailles et munis de nageoires. Les crustacés, les coquillages étaient donc interdits.

Parmi les oiseaux, sont défendus : l'aigle, l'orfraie, le faucon, le vautour, le milan, le corbeau, le coucou, le chat-huant, la hulotte, l'épervier, la chouette, le plongeon, le hibou, le cygne, le cormoran, le pélican, le héron, la huppe et la chauve-souris.

Sont défendus encore parmi les animaux qui volent, ceux qui ont quatre pattes leur permettant en même temps de marcher sur la terre ferme, exception faite pour ceux dont les pattes de derrière, plus longues que celles de devant, leur permettent de sauter; suivent les noms d'animaux inconnus, qui sont peut-être des variétés de sauterelles, espèce dont on pouvait manger.

En plus des animaux énumérés plus haut, il était défendu de manger des animaux suivants : quadrupèdes marchant sur des « mains » (singes<sup>9</sup>), belette, souris, tortue, hérisson, crocodile, lézard, limace, taupe.

Pour tous les animaux défendus, la défense est formelle; on ne suppose pas qu'en aucun cas il soit permis de se soustraire à la loi. De plus, il était défendu de toucher le cadavre de ces animaux; celui qui le fera par nécessité sera impur jusqu'au soir. Tout ob-

jet qui aura été en contact avec ces cadavres sera impur jusqu'au soir : vases en bois, vêtements, sacs, peaux, etc., seront purifiés par un lavage; si le vase est en terre, on le brisera; le contenu de ces vases est également impur. Mais l'eau des fontaines, puits, étangs ne sera pas rendue impure par le contact de ces animaux. Les semences ne seront contaminées que si elles viennent en contact avec de l'eau impure; tout autre contact ne les souille point.

En ce qui concerne les animaux permis, il était interdit de manger la chair de ceux qui étaient morts d'eux-mêmes; défense également de toucher leurs cadavres; cet acte entraînait l'impureté et l'obligation de laver ses vêtements.

Cette défense ne s'appliquait pas aux étrangers habitant avec les Juifs : on pouvait leur abandonner ou leur vendre la chair des animaux impurs ou qui étaient morts de mort naturelle.

Il était encore interdit de manger la graisse et le sang des animaux même non impurs. Ce précepte est très ancien, puisqu'il est formulé déjà dans la Genèse (IX), après la sortie de Noé hors de l'arche, il est répété au Lévitique (III) et au Deutéronome (XII) : *« Vous ne mangerez ni graisse ni sang, voilà un précepte éternel pour vous et vos enfants. »*

Rappelons, en terminant, que la chair des victimes d'expiation ne pouvait être mangée que par les prêtres; celle des victimes offertes en signe de reconnaissance devait être consommée le même jour; celle d'une victime immolée à la suite d'un vœu ne pou-

vait être conservée plus de deux jours; le troisième jour on devait la brûler.

Toutes ces lois étaient de la plus haute gravité; et le législateur termine par ces mots : « *Voici la loi de tout ce qui est pur et impur. Ne souillez pas vos âmes, ne touchez aucun de ces animaux. Car je suis votre Dieu; soyez saints comme je suis saint.* »

---

## La vie génitale des Hébreux

---

### Les maladies vénériennes

Si l'amour est aussi vieux que le monde, il semble bien que, malheureusement, les maladies qu'il engendre ne soient pas d'une ancienneté moins grande. Le mal Napolitain et le mal Français doivent céder le pas à ce qu'on pourrait appeler le mal Hébreux. Empressons-nous de dire que ce mal n'est pas la syphilis, mais la blennorrhagie. Quoiqu'on ait pris le patron des avariés dans la Bible, on n'y trouve pas la mention de la syphilis, tandis qu'il n'est pas douteux que la gonorrhée ait existé chez les Juifs :

*« L'homme qui est atteint d'un écoulement de semence sera impur; on jugera qu'il a cette maladie quand une humeur impure se rassemblera continuellement sur sa chair et y adhérera. »* (Lévitique, XV.)

L'expression d'« écoulement de semence » pourrait faire croire tout d'abord qu'il s'agit de pertes séminales; mais la seconde partie de la description de la maladie s'applique bien à la gonorrhée. D'ailleurs les pertes séminales sont mentionnées spécialement dans la suite. De plus, dans le Talmud, on dit du gonorrhéen qu'on l'examine par sept objets : par le manger, le boire (épreuve de la bière actuelle), le

port d'une lourde charge, l'action de sauter, une maladie différente, la vision (ophtalmie), les pensées indécentes (érections douloureuses?).

On conçoit que l'impureté que devait entraîner une telle maladie était très grande.

*« Tout lit sur lequel aura couché celui qui perd sera souillé, de même que tout objet sur lequel il se sera assis. Quiconque touchera son lit lavera ses vêtements et son corps, et sera impur jusqu'au soir. Celui qui s'assiéra sur une chose sur laquelle celui qui perd se sera assis, lavera son corps et ses vêtements, et il sera impur jusqu'au soir, de même que quand il aura touché la chair du gonorrhéen. Si celui-ci projette sa salive sur un homme, celui-ci lavera son corps et ses vêtements et sera souillé jusqu'au soir. Si celui qui perd touche un homme sans s'être lavé les mains il le rend impur. Les vases en terre touchés par lui seront brisés, les vases en bois lavés à l'eau. Quand celui qui perd sera purifié de sa perte il comptera sept jours, puis, après avoir lavé son corps et ses vêtements, il sera pur. Et le huitième il offrira deux tourterelles. Plus loin (Nombres, V) il est dit que celui qui perd doit être expulsé du camp, au même titre que le lépreux et que celui qui s'est souillé auprès d'un cadavre.*

A cette époque c'est l'homme qu'on isolait en vue de la prophylaxie des maladies vénériennes. De nos jours c'est la femme. Où est la justice?

Au livre des Proverbes (VII) nous trouvons une description très imagée de l'amour des courtisanes :

« Comme je regardais par la fenêtre de ma maison, je vis un jeune homme insensé qui se dirigeait vers la maison d'une telle femme; c'était à la fin du jour, la nuit devenait noire. Et voici qu'une femme vint au devant de lui, parée en courtisane. Turbulente et loquace, elle ne pouvait rester dans sa maison, mais était tantôt sur le seuil de sa porte, tantôt dans les rues, et elle épiait à tous les coins. Elle prit le jeune homme, l'embrassa et lui dit avec un visage effronté : « J'ai chez moi des sacrifices de prospérité, j'ai payé mes vœux aujourd'hui. C'est pourquoi je suis sortie au devant de toi pour te chercher et je t'ai trouvé. J'ai garni mon lit de rubans et je l'ai recouvert de tapis d'Egypte. Je l'ai parfumé de myrrhe, d'aloès et de cinnamome. Viens, enivrons-nous de délices jusqu'au matin, réjouissons-nous dans les plaisirs. Car mon mari n'est pas à la maison, il est allé bien loin en voyage. »

« Elle l'attira par divers discours et le fit tomber par les caresses de ses lèvres. Et le jeune homme la suivit, comme un bœuf qui va à la boucherie, ou comme un agneau qui va à l'abattoir en gambadant. L'insensé, qui ne sait pas qu'il va être entraîné jusqu'au moment où une flèche lui percera le cœur, pareil à l'oiseau qui se précipite dans le filet et ne sait pas qu'il court à sa mort!

«Voilà pourquoi, mon fils, ne laisse pas ton cœur aller vers cette femme; car elle en a blessé et fait tomber beaucoup. Et les plus forts d'entre les hommes ont été tués par elle! »

Décidément, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le mal est aussi ancien que le monde, et le conseil du livre des Proverbes est resté encore aujourd'hui le seul remède, aussi efficace qu'il est peu suivi, contre des maladies auxquelles précisément on n'en connaît pas.

Comme nous l'avons dit plus haut, il est fait une mention spéciale de l'homme qui a des pertes séminales. (*Deutéronome*, XXIII.)

*« S'il se trouve parmi vous un homme qui ait une pollution pendant son sommeil, il sortira du camp; il n'y rentrera qu'au coucher du soleil, après s'être lavé. »*

On s'attend moins, surtout chez un peuple où la procréation était un devoir, à voir l'acte conjugal frappé d'impureté.

*« L'homme qui aura eu des rapports sera impur jusqu'au soir; il lavera son corps et ses vêtements. Il en sera de même de la femme avec qui il aura eu des rapports. »* (*Lévitique*, XV.)

Pour terminer ce chapitre, nous relatons la maladie qui frappa les Philistins après qu'ils eurent pris l'arche d'alliance aux Hébreux.

*« La main de Dieu s'appesantit sur les habitants d'Azot (ville des Philistins) qui furent frappés dans la plus secrète partie de leur fondement; tous les hommes, du plus grand au plus humble, furent atteints d'une maladie telle que leur intestin sortait et pourrissait. Ils se firent des sièges de peaux de bêtes.*

*Dans toutes les villes il s'éleva une frayeur mortelle; les hommes qui ne mouraient pas étaient torturés dans la plus intime partie de leur fondement. »*  
(I. Rois, V et VI.)

Les Philistins rendirent l'arche aux Hébreux et durent leur donner en plus des reproductions en or de leur maladie, « *ani aurei* ».

Ne peut-on pas voir dans cette maladie une « épidémie » de blennorrhagie ano-rectale ?

Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que la Bible nous apprend que tous ces peuples se livraient à la sodomie.

---



LE SAINT HOMME JOB



## Le saint homme Job

---

Ainsi que le dit La Bruyère : « *La vie des héros a enrichi l'histoire, et l'histoire a embelli les actions des héros : ainsi je ne sais qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit à ceux qui leur en ont fourni une si noble matière, ou ces grands hommes à leurs historiens.* »

Si l'on peut avoir cette hésitation au sujet de la plupart des grands hommes, on peut affirmer que Job, du moins, n'a pas bénéficié de l'histoire, puisque du saint homme qu'en fait l'Écriture, la postérité, elle, en a fait le patron des avariés ! Et, quand on a lu les lamentations de notre héros torturé par la maladie, insulté par sa femme et ses amis, combien plus navrante peut-on penser qu'aurait été son affliction s'il avait su que, plus tard, on ne consentirait à voir en lui qu'un des nombreux « vérolés très précieux » qu'invoque notre joyeux confrère Rabelais au début de son *Gargantua*.

Pour nous, comme nous le connaissons, ce pauvre Job aurait sans doute rangé ce jugement peu flatteur au nombre des autres épreuves envoyées par Dieu, et ç'eût été pour lui un motif de plus de bénir le Seigneur.

Mais il y a tout de même une justice ici-bas, du moins pour les morts ; le diagnostic de la maladie de

Job a été rectifié après autopsie rétrospective, et, comme il existe malgré tout des maladies honteuses, la réputation de Job n'a pu que gagner à perdre un patronage dont les fidèles sont plus heureux qu'enviés.

En un mot, il est reconnu que Job n'avait pas la syphilis.

Quel est donc le mal terrible qui le terrassa ?

Le docteur Cabanès, dans *Les Indiscrétions de l'histoire*, a étudié le cas qui nous occupe avec sa compétence des questions médico-historiques. Pour lui et pour d'autres auteurs s'étant livrés aux mêmes recherches, Job était atteint de scorbut.

Nous allons reprendre son étude en nous servant des renseignements fournis par la Bible.

Tout d'abord celle-ci ne donne pas le nom de la maladie de Job : « *Satan frappa Job d'un ulcère très malin des pieds à la tête, et Job raclait le pus de ses plaies avec un tesson.* (Job, II.) Quant à la description de la maladie, elle nous est donnée par Job lui-même :

« *Ma vie s'en va en jours sans espoir et en nuits laborieuses. En me couchant je me dis : quand me lèverai-je, et j'attends le soir, torturé de douleurs. Ma chair a été recouverte de pourriture et de poussière sordide; ma peau s'est desséchée et contractée. Quand je me dis : le lit me soulagera, Dieu m'effraie par des songes et des visions horribles. Seigneur, quand auras-tu pitié de moi et me permettras-tu d'avalier ma salive ?* (Job, VII.)

« Mon corps s'en va en pourriture comme un vêtement mangé par les vers (XIII).

« Mes articulations sont brisées... Dieu a frappé mes reins et répandu mes entrailles par terre. Mon visage s'est gonflé à force de pleurer et mes paupières se sont obscurcies. Il m'a couvert d'une plaie après l'autre. (Job, XVI.)

« Mon haleine fait horreur à ma femme; ma chair a disparu et ma peau est collée à mes os; il ne me reste que les lèvres autour des dents. (Job, XIX.)

« La nuit mes os sont transpercés de douleur. On m'a comparé à de la boue; mes entrailles brûlent d'un feu sans repos, ma peau est devenue noire et mes os se sont desséchés. (Job, XXX.)

Telle est la maladie soudaine qui a frappé Job. La Bible ne dit pas combien de temps elle dura, mais seulement que Job guérit, qu'il eut encore sept fils et trois filles et qu'il vécut cent quarante ans.

Si nous essayons de dégager les principaux caractères de cette affection, voilà ce que nous observons :

L'invasion du mal est soudainé; le malade est torturé sans cesse de douleurs dans les membres; des cauchemars, des hallucinations troublent son sommeil. La déglutition est impossible, l'haleine est fétide et les lèvres sont adhérentes aux gencives. La peau est noire, crevassée, couverte de croûtes terreuses. Le visage et les paupières sont tuméfiés au point que le malade ne peut ouvrir les yeux. A ajouter à ces symptômes de violentes douleurs d'entrailles qui sont « répandues à terre ».

Evidemment il n'y a rien, dans tout cela, qui puisse faire songer à la syphilis. Job dit lui-même : « *J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même regarder une vierge. Si mon cœur a été séduit par une femme, que la mienne soit déshonorée par un autre.* » (Job, XXXI.)

Et le fait d'avoir eu dix enfants après sa maladie, n'exclut-il pas à lui seul l'idée de syphilis?

On a encore pensé à la lèpre; mais cette maladie a un début très lent, caractérisé par des taches blanches et non noires; de plus la guérison en est extrêmement rare.

Venons-en au scorbut : sans doute cette maladie ressemble à la maladie de Job, avec ses douleurs des jointures, sa stomatite surtout, ses ecchymoses noires, ses ulcérations, sa diarrhée de la dernière période. Mais l'invasion du scorbut n'est pas si soudaine, et surtout le scorbut se développe dans des conditions bien définies, telles que : armées assiégées, populations affamées, bref chaque fois que des individus se trouvent dans des conditions hygiéniques défectueuses ou anormales. Or, pour Job, rien de pareil : nous savons qu'il est très riche, qu'il vit dans les meilleures conditions possibles; c'est un grand cultivateur, entouré d'une nombreuse famille, aidé par des domestiques, possédant un bétail considérable. Une atteinte de scorbut est tout à fait invraisemblable.

Alors de quoi Job était-il atteint? Il nous semble que la variole peut très bien s'accommoder de la description de la Bible.

En premier lieu, nous savons que la variole était très répandue en Arabie, patrie de Job; ensuite, tous les symptômes de la maladie de celui-ci peuvent être expliqués par une atteinte de variole.

Job est frappé « d'un ulcère très malin », des pieds à la tête. C'est l'éruption variolique, recouvrant tout le corps et qui, passant à la période de suppuration pendant laquelle Job se racle le corps avec un tesson, se termine par la période de dessiccation. « *Ma peau s'est couverte de pourriture et de poussière sordide; on m'a comparé à de la boue.* » Les taches sont des ecchymoses telles qu'on peut en observer dans les varioles hémorragiques (variole noire). La fétidité de l'haleine, la salivation, l'ulcération des gencives, le gonflement du visage et des paupières sont autant de manifestations de la variole qu'on retrouve dans la maladie de Job, ainsi que le délire et la prostration. Il n'est pas jusqu'à la rachialgie, constante dans la variole, qu'on ne peut reconnaître dans ces paroles : « *Dieu m'a brisé les reins.* » Les douleurs d'entrailles s'expliquent par l'envahissement de l'intestin par l'éruption variolique.

Sans doute, personne ne pourrait prétendre asseoir un diagnostic certain sur une observation, peut-être imagée d'un malade qui vivait il y a quatre mille ans. On a été jusqu'à douter de l'existence même de Job. Quoi qu'il en soit, il est probable que, s'il a eu la vérole, ce n'était que la petite.

---

## Les Femmes

---

### Les accouchements

La femme était loin d'être l'égale de l'homme chez le peuple juif. Non seulement elle n'était pas la compagne unique de son mari, qui pouvait élire d'autres épouses, même parmi ses servantes, mais elle pouvait être répudiée quand elle avait cessé de plaire. Sa seule fonction était de continuer le nom de la famille en procrétant des enfants. Encore ce rôle ne laissait-il pas de l'entacher d'impureté.

*« La femme qui, ayant conçu, aura mis au monde un enfant mâle, sera impure pendant sept jours, comme à l'époque de ses règles. Elle restera trente-trois jours à se purifier de son sang; elle ne touchera aucun objet consacré, et ne pourra entrer au sanctuaire avant que les jours de sa purification soient écoulés. Mais si elle met au monde une fille, elle sera impure pendant deux semaines, et restera soixante-six jours à se purifier de son sang. Après que le temps de sa purification sera écoulé, elle présentera au sacrificateur un agneau de l'année en holocauste, et une tourterelle en offrande pour le péché. (Lévitique, XII.)*

On voit l'infériorité dans laquelle était tenue la femme, puisque le temps de purification était le

double pour la naissance d'une fille que pour celle d'un garçon.

Nous n'avons guère de renseignements sur la science des accouchements chez les Hébreux. Nous savons qu'il existait des sages-femmes dans le peuple (*Exode*, I) et qu'elles savaient diagnostiquer la grossesse à trois mois, et la grossesse gémellaire au moment du travail. (*Genèse*, XXX et XXXVIII.)

Au chapitre trente-huitième se trouve décrit un accouchement gémellaire avec procidence de la main d'un des enfants :

*« Comme l'accouchement de Thamar était imminent, on vit qu'il se trouvait deux enfants dans son sein. Pendant l'expulsion, l'un d'eux sortit la main. La sage-femme y attacha un fil rouge en disant : « C'est celui-ci qui sortira le premier »; mais l'enfant retira sa main et ce fut l'autre qui vint le premier. La sage-femme dit : « Pourquoi la membrane a-t-elle été déchirée pour toi ? » Après lui, sortit celui qui portait le fil rouge. »*

S'agit-il ici d'une procidence véritable, ou d'une présentation de l'épaule, la main étant à la vulve? S'il s'agissait d'une procidence, il faudrait admettre que l'enfant était engagé : dès lors, il serait sorti le premier. Nous pensons donc que ce fœtus qui « sortit la main », se présentait par l'épaule et que sa présentation a changé spontanément pendant que le second enfant s'engageait.

L'exclamation de la sage-femme : *« Pourquoi la membrane a-t-elle été déchirée pour toi »*, tendrait à prouver que les Juifs pensaient que, dans la grossesse

gémellaire, il y a toujours deux poches des eaux. D'autres versions de la Bible, telle que celle d'Osterwald (Bible protestante), prêtent à la sage-femme l'exclamation suivante au moment de l'expulsion du premier fœtus: « *Quelle brèche tu as faite!* » Il ne peut s'agir, dans ce cas, que d'une déchirure du périnée, comme il ressort de l'étude du Dr Pivion, dans la *Chronique médicale* du 15 février 1914.

Nous trouvons déjà à cette époque la croyance encore enracinée dans le peuple, que la vue ou le désir d'un objet influent sur le fruit que porte la mère.

Jacob avait passé une convention avec son beau-père Laban, d'après laquelle, parmi les animaux à naître dans leurs troupeaux, reviendraient à Jacob ceux qui seraient tachetés et à Laban ceux de couleur uniforme. Jacob prépara des baguettes de peuplier de telle façon qu'en enlevant partiellement leur écorce, elles eussent alternativement des parties vertes et des parties blanches. A l'époque des premières saillies, qui donnent les plus beaux produits, il mettait ces baguettes en présence des femelles, afin que celles-ci, « *ayant conçu à la vue de ces baguettes, missent bas des petits tachetés* ». Il s'abstenait de cet artifice pour les dernières saillies donnant de moins beaux produits. Et la Bible rapporte qu'ainsi Jacob devint extrêmement riche. (*Genèse*, XXX.)

Quoique cet exemple n'ait trait qu'aux animaux, nul doute que la même croyance ne régnât concernant les femmes enceintes.

La loi juive protégeait ces dernières tout particulièrement. Celui qui avait frappé une femme en-

ceinte au point qu'elle en avorte devait payer au mari tout ce qu'il exigeait; si la femme mourait, l'auteur de sa mort devait périr. (*Exode, XX.*)

### Les Règles

« La femme qui est affligée de sa perte de sang menstruelle sera séparée pendant sept jours. Quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir; tout objet sur lequel elle se sera assise sera impur. Celui qui aura touché son lit ou tout objet sur lequel elle se sera assise, devra laver son corps et son vêtement et sera impur jusqu'au soir.

« La femme qui perdra en dehors du temps de ses règles, ou chez laquelle celles-ci ne se seront pas arrêtées, sera impure tant que dureront ses pertes, comme au temps de ses règles. L'homme qui aura eu des rapports avec elle sera impur pendant sept jours, s'il ignorait l'état de la femme. (*Lévitique, XV.*)

« Mais s'il sait que la femme avait ses règles, il sera puni de mort, ainsi que la femme. (*Lévitique, XX.*)

Pour finir, une anecdote :

Jacob, fatigué d'avoir servi son beau-père Laban sans avoir reçu de salaire, s'était décidé à s'enfuir avec ses femmes et ses enfants.

« Pendant que Laban était allé tondre ses brebis, Rachel lui déroba ses idoles. Au troisième jour, on rapporta à Laban que Jacob s'était enfui. Il prit donc ses frères avec lui et, poursuivant Jacob, il l'atteignit

à la montagne de Galaad, et il lui dit : « Pourquoi t'es-tu enfui en cachette? Tu ne m'as pas seulement laissé embrasser mes fils et mes filles ! Je vois que tu es parti parce que tu souhaitais ardemment revoir la maison de ton père. Mais pourquoi m'as-tu dérobé mes idoles? » Jacob lui répondit : « Que celui chez qui tu trouveras tes idoles soit puni de mort. Cherche partout et ce que tu trouveras t'appartenant, emporte-le. »

« Ce disant, il ignorait que sa femme Rachel eût volé les idoles.

« Laban entra donc dans les tentes de Jacob, de Lia et de ses deux servantes; mais il ne trouva rien. Au moment où il entra dans la tente de Rachel, celle-ci, en hâte, cacha les idoles sous le bât d'un chameau et s'assit dessus. Et comme Laban fouillait partout et ne trouvait rien, elle lui dit : « Que mon Seigneur ne s'irrite point de ce que je ne me lève pas : car j'ai ce que les femmes ont coutume d'avoir. »

Là-dessus, Jacob, irrité des soupçons de son beau-père, se prend presque de querelle avec lui; et cette histoire, qui menaçait de mal tourner, finit par une alliance entre le gendre et le beau-père, qui, le lendemain, s'en retourna chez lui, s'excusant sans doute de sa liberté grande. (*Genèse*, XXXI.)

Comme la femme a toujours su tirer sa force de sa faiblesse même ! Le livre des Proverbes, qui renferme des trésors, dit de la femme qui est belle, mais bête, qu'elle est « *comme un anneau d'or dans le groin d'un cochon* ». Cette comparaison ne s'applique pas

à Rachel, car nous savons par la Bible que Jacob servit son beau-père pendant quatorze ans pour la mériter, tellement elle était belle; nous venons de voir qu'elle n'était pas sotte non plus.

On a appelé la femme « l'éternelle blessée ». Si on appelait l'homme « l'éternel dupé » ?

Cette pauvre Rachel mourut dans la suite en mettant au monde son fils Benjamin, le « fils de sa douleur ! » (*Genèse*, XXXV.)

#### La virginité. — Le viol.

Les signes de la virginité consistaient en l'hémorrhagie qui, d'après la croyance des Juifs, accompagnait fatalement les premiers rapports sexuels. Voici ce qu'en dit la Bible :

*« Si un homme, après s'être marié, prend sa femme en haine et, cherchant des prétextes de la répudier, lui fait un mauvais renom en disant : « J'ai choisi celle-ci pour femme, mais en m'approchant d'elle j'ai vu qu'elle n'avait plus sa virginité », si donc un homme dit cela, les parents de la jeune fille porteront les signes de la virginité devant les anciens de la ville. Et le père leur dira : « J'ai donné ma fille à cet homme, mais celui-ci, par haine, lui fait un mauvais renom en disant qu'il ne l'a pas trouvée vierge. Voici les signes de la virginité de ma fille. » Et le père étendra devant eux le vêtement de sa fille.*

*« Les anciens se saisiront alors de cet homme et ils le battront de verges. Et, en plus, il paiera à la*

*jeune fille une amende de cent sicles d'argent pour avoir diffamé le nom d'une vierge d'Israël. Cette jeune fille sera sa femme et jamais il ne pourra la répudier.*

*« Mais si les dires de l'homme sont exacts, la jeune fille sera conduite en dehors du camp et lapidée; car elle a commis une infamie dans Israël, en se prostituant dans la maison de son père. » (Deutéronome, XXII.)*

Voici la curieuse loi touchant le viol :

*« Si une jeune fille qui est fiancée est rencontrée en ville par un homme et que celui-ci abuse d'elle, ils seront conduits aux portes de la cité et lapidés tous les deux : la jeune fille pour n'avoir pas crié, étant en ville, l'homme pour avoir déshonoré la femme d'un autre.*

*« Mais si le viol a lieu aux champs, l'homme seul devra périr. Il ne sera rien fait à la jeune fille, elle ne mérite pas la mort : car, comme un meurtrier se dresse contre son frère et le tue, ainsi est-il arrivé à la jeune fille; elle était seule dans les champs, elle a crié, mais personne n'était là pour lui porter secours.*

*« Si un homme viole une jeune fille qui n'est pas fiancée, on portera l'affaire devant les juges. Celui qui a abusé de la jeune fille donnera à son père cinquante sicles d'argent; il épousera celle qu'il a séduite, et il ne pourra jamais la répudier. (Deutéronome, XXII.)*

*« Mais si le père ne veut lui donner sa fille pour femme, le séducteur devra donner autant d'argent*

*que la coutume en accorde comme dot aux jeunes filles. » (Exode, XXII.)*

Le législateur juif n'admet donc pas que les grandes douleurs soient muettes ! Ici, nous sommes plus excusables de sourire que lors du récit du roi David. Est-ce avoir trop d'arrière-pensées que de croire que des jeunes filles, pour n'être entendues par personne, aurent jugé parfois plus prudent de crier dans les champs que de se taire en ville ?

---



HYGIÈNE DU CAMP  
DES VÊTEMENTS, DES MAISONS



## Hygiène du camp, des vêtements, des maisons

---

Nous avons vu, au fur et à mesure de notre étude, que le lépreux et le gonorrhéen devaient être expulsés du camp. Il en était de même pour celui qui s'était rendu impur auprès d'un cadavre. (*Nombres*, V.)

Les Hébreux avaient des cadavres une horreur particulière. Un prêtre ne devait pas se rendre auprès d'une dépouille mortelle, exception faite pour celle de son père, de ses enfants, de son frère ou de sa sœur non mariée. Le grand-prêtre, lui, ne pouvait le faire sous aucun prétexte. (*Lévitique*, XXI.)

Parmi le peuple, celui qui avait touché un cadavre était impur pendant sept jours, de même quiconque était entré dans une tente où se trouvait un mort, qui avait touché tout objet se trouvant dans cette tente, ou même qui avait touché une tombe.

Pour être purifié de cette souillure, il fallait se faire asperger avec de l'eau dans laquelle on avait jeté les cendres d'une vache brûlée par le sacrificateur, et laver ses vêtements. Il était interdit, sous peine de mort, d'entrer dans le sanctuaire à quiconque n'avait pas été purifié de cette manière. (*Nombres*, XIX.)

On ne peut trouver dans la Bible la moindre notion d'anatomie : cette horreur du cadavre en explique l'absence.

Le camp est un lieu sacré parce que Dieu même s'y trouve pour protéger le peuple. (*Deutéronome*, XXIII.) Il ne faut donc le souiller en aucune manière. Chaque homme devait porter à sa ceinture une petite pelle et, en dehors du camp, creuser un trou pour satisfaire ses besoins naturels. (*Deutéronome*, XXIII.)

Moïse, en promulguant ses lois pendant la vie nomade des Hébreux, n'a pas oublié qu'un jour son peuple se fixerait définitivement et habiterait, non plus des tentes, mais des maisons. Et, s'inspirant sans doute de ce qu'il avait vu dans les villes des peuples qu'il a vaincus, il décrit minutieusement « la lèpre des maisons ».

« Lorsque vous serez venus dans le pays de Chanaan que je veux vous donner en possession et que vous verrez une plaie de lèpre apparaître sur une maison, le propriétaire de la maison ira trouver le prêtre et lui dira : « Il me semble qu'il y a une plaie de lèpre dans ma maison. » Là-dessus, le prêtre ordonnera qu'on sorte tous les objets de la maison avant qu'il n'y ait pénétré pour voir si elle est couverte de lèpre. (Cela afin que tout ce qui est dans la maison ne devienne impur.) Ensuite il entrera et verra la lèpre. S'il aperçoit sur les murs des anfractuosités verdâtres ou rougeâtres, plus enfoncées que le restant de la muraille, il sortira de la maison et la fermera pendant sept jours. Si le septième jour la plaie s'est étendue, il ordonnera qu'on arrache les pierres qui sont tachées et qu'on les jette dans un lieu impur en dehors de la ville; qu'on gratte tout

*l'intérieur de la maison et que les poussières en résultant soient jetées dans un lieu impur en dehors de la ville; enfin, qu'à la place de la pierre qu'on aura enlevée on en scelle une nouvelle et qu'on crépisse tous les murs de terre glaise.*

*« Mais si après avoir enlevé la pierre et gratté les murs et les avoir recrépis, le prêtre voit que la lèpre s'est à nouveau déclarée et que les murs sont souillés des mêmes taches qu'auparavant, il jugera que c'est une lèpre invétérée et que la maison est impure. On la démolira sans tarder et on en jettera les pierres, le bois et toute la poussière dans un lieu impur en dehors de la ville. Celui qui sera entré dans la maison sera impur jusqu'au soir; celui qui y aura dormi et mangé lavera ses vêtements. Si la maison, après avoir été recrépie, ne laisse plus voir de lèpre, elle pourra être déclarée pure par le prêtre. »*

La maison sera purifiée par l'aspersion de l'eau vive, dont la préparation est décrite à la suite. (*Lévitique*, XIV.)

Cette lèpre des murs n'est autre chose évidemment que des moisissures ou des efflorescences telles qu'il s'en montre dans les maisons humides.

La même description s'applique à la lèpre des vêtements de laine, de toile ou de peau, qu'on brûlera ou lavera, selon qu'en aura jugé le prêtre. (*Lévitique*, XIII.)

---

## Signification des Lois d'hygiène

---

Parvenus à la fin de l'étude des lois du peuple juif pouvant intéresser la médecine, nous jetterons un coup d'œil d'ensemble sur elles pour nous faire un jugement sur leur caractère, leur but, leur utilité.

Toutes ces lois se ramènent à enseigner au peuple ce qu'il doit éviter pour ne pas être frappé d'impureté. Comment faut-il comprendre cette impureté?

L'homme ou la femme qui étaient impurs n'avaient plus le droit d'entrer au lieu saint, ni de prendre part aux manifestations de la vie religieuse. De plus, tout homme ou tout objet qui venait en contact avec eux était, par le fait, entaché d'impureté. Cette impureté durait plus ou moins longtemps, selon la cause qui l'avait déterminée.

Remarquons que l'impureté qui a, entre autres effets, celui d'interdire la participation à la vie religieuse, trouve sa cause dans une souillure matérielle. Et alors, nous venons à nous demander, comme pour la circoncision, quel est le but de ces lois.

Il est évident que pour les lois concernant les accouchées, les femmes ayant leurs règles, les lépreux, comme pour celles s'appliquant à la propreté du camp, des maisons et des vêtements, il n'est pas difficile de deviner le côté hygiénique.

Tout autrement en est-il quand on songe à interpréter les lois sur les aliments permis et défendus.

Voici ce qu'en dit Michel Lévy : « *Placé dans l'alternative d'énervier son peuple par une diététique exclusivement végétale, ou de tolérer, sous un climat qui punit tout excès, l'usage désordonné de toutes les matières alimentaires, il a pensé qu'une règle, même arbitraire, répondrait mieux à la santé. Les restrictions dont il a frappé la nourriture animale ont eu pour effet de tempérer, par un juste mélange des substances organiques des deux règnes, le régime des familles.* »

Hallé pense qu'on peut voir dans l'analogie de la graisse de porc ladre avec la lèpre un motif de la défense de manger de cet animal; et, comme le porc a le sabot fendu et ne rumine pas, il a paru que la réunion de ces deux qualités était nécessaire pour une chair salubre. Ce ne sont là que des hypothèses, et Hallé avoue qu'il ne comprend pas la raison des lois sur les aliments.

Friedreich reconnaît également que pour interpréter ces lois nous devons nous appuyer sur des déductions bien fragiles. Pour lui, la répulsion que certains animaux ont toujours inspirée à l'homme doit être regardée comme étant la raison la moins improbable des lois alimentaires.

Voici ce que dit Hagemann : « *Le motif hygiénique de la défense de certains aliments reposait sans doute sur la constatation que plusieurs d'entre eux avaient causé des maladies. La défense de manger du porc s'explique par les enseignements que Moïse a reçus*

*des prêtres égyptiens, à savoir que le porc est un animal tellement impur que, quiconque l'avait touché, devait se purifier par un bain. »*

Quelle que soit la part de vérité que puissent contenir ces opinions, nous n'arrivons pas à comprendre le but hygiénique des lois alimentaires.

Que la viande de porc soit malsaine sous un climat qui « *punit tout excès* », nous en convenons. (Nous ne parlerons pas de la question de la transmission du ver solitaire, sans doute inconnue aux Juifs.) Mais quand nous voyons le gibier, tel que le chevreuil, permis, et le lapin interdit, nous avons peine à prêter à Moïse l'intention d'avoir donné à son peuple le modèle du régime alimentaire idéal.

De toutes les explications données plus haut, la plus vraisemblable nous semble être celle de la répulsion qui s'attachait au porc et sans doute à d'autres animaux. De nos jours, le cheval n'est pas consommé volontiers; qui se résoudrait à manger du chat? Les animaux interdits par la Bible ne le sont sans doute que par suite d'une répulsion aussi irraisonnée.

D'ailleurs, s'il y a des animaux impurs, n'y en a-t-il pas de sacrés chez certains peuples, sans plus de raison?

Pour établir un critérium infaillible de ce qui est permis ou défendu, le législateur a pris celui de la rumination et de la division du sabot, sans doute parce qu'on rencontre ces caractères chez les animaux tels que le bœuf, la chèvre, le mouton, qui sont la base de l'alimentation carnée de l'homme. Voilà

pourquoi nous voyons exclus des animaux dont nous ne comprenons pas pourquoi la chair est défendue.

On peut faire le même raisonnement pour les autres catégories d'animaux.

Quant à la défense de manger la graisse et le sang, on pourrait y voir, avec Guéneau de Mussy, une loi d'hygiène. La raison est tout autre : le sang et la graisse étaient offerts à Dieu et lui étaient réservés; dès lors il était défendu d'en manger, non pas à cause de leur impureté; mais en raison de leur caractère sacré.

La défense de manger de la viande de plus d'un jour paraît également à Guéneau de Mussy découler d'une juste préoccupation sanitaire; mais pourquoi peut-on conserver jusqu'au deuxième jour les victimes offertes pour un vœu ?

Nous pourrions citer encore un grand nombre de préceptes ne trouvant pas leur explication dans la recherche de l'hygiène. Il y en a qui découlent de cette idée, mais beaucoup sont des lois religieuses n'ayant leur raison que dans la croyance du peuple à leur divinité.

On peut objecter qu'il n'est pas facile non plus de comprendre la raison des défenses des lois au point de vue religieux : qu'ont affaire ensemble une souillure matérielle et le culte de la religion ?

Eh bien, c'est que dès lors qu'il existe un culte, c'est-à-dire une manifestation extérieure de la religion, ce culte ne peut se faire que par l'intermédiaire d'objets matériels : temples, autels, corps et vêtements des prêtres et des fidèles. Quoi d'étonnant donc

que pour tous ces objets le contact doive être absolument évité de tout ce qui est impur en soi ou considéré comme tel ?

C'est ainsi que pour être grand-prêtre il ne fallait être atteint d'aucune des tares suivantes : claudication, taies de l'œil, hernie, nez déformé, etc. Le grand-prêtre ne pouvait épouser qu'une vierge à l'exclusion d'une veuve ou d'une femme répudiée; il ne devait pas boire de vin avant d'offrir un sacrifice. (*Lévitique*, XXI.) Enfin, pour lui et pour le peuple, la plus grande perfection était requise par respect pour la religion.

Les rites de purification religieuse s'expliquent aisément par ceci que la maladie était considérée comme un châtiment de Dieu; en plus de la purification du corps et des vêtements, il fallait satisfaire à la divinité qu'on avait offensée.

---

## CONCLUSION

Faut-il conclure que ces lois, pour n'être pas toutes exclusivement des lois d'hygiène, fussent inutiles?

Que non pas! Toutes témoignent de ce souci : éviter ce qui est impur. Peu importe dans quel but; en fait, c'est grâce à elles que le peuple juif a pu conquérir la place que nous lui voyons tenir dans l'antiquité.

Qu'était ce peuple au moment où nous le voyons se former? Une tribu d'étrangers, soumis au joug égyptien, étouffés dans leur développement par le travail, la misère et même le meurtre de leurs enfants. Et voilà qu'un homme entreprend de conduire ces six cent mille parias dans une contrée meilleure et de les y établir. On peut deviner ce qu'il serait advenu de ces nomades si une main énergique ne les eût conduits en les soumettant à la plus minutieuse et parfois la plus dure des législations, acceptée comme venant de Dieu lui-même. Sans cesse reviennent ces paroles : « *Tu éviteras l'impureté, car je suis le Seigneur !* »

Voilà un ensemble de lois qui, sans mériter peut-

être l'admiration sans borne que certains leur ont prodiguée, doivent être louées, sinon pour leur efficacité, du moins pour le souci qu'elles trahissent chez celui qui les a promulguées. Si la croyance à la malpropreté des peuples anciens est justifiée pour quelques-uns, elle est certes fausse en ce qui concerne les Hébreux. Quels soins méticuleux ne les voyons-nous pas prendre en lavant leur corps, leurs vêtements et tous leurs objets usuels ! Avec quelle prudence ils observent les moindres symptômes du mal, pour l'arrêter dès son apparition ! Et cette crainte de l'impureté qui déplait à Dieu et éloigne de son temple, combien de maladies n'a-t-elle pas dû empêcher en enracinant dans le peuple l'horreur de la lèpre, des cadavres, des maladies vénériennes, etc. Le camp des Juifs devait être d'une propreté irréprochable ; songez donc : « *Dieu lui-même marche au milieu du camp ! Il ne doit s'y trouver aucune impureté de peur qu'il ne l'abandonne.* » (Deutéronome, XXIII.)

« La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse », dit la Bible. Cette crainte a été en plus pour le peuple juif le commencement et la conservation de la santé.

Quel est le médecin qui oserait affirmer qu'il ne pourrait plus en être de même à notre époque ?

On dit que La Fontaine, ayant ouvert la Bible aux prophéties de Baruch, en fut si émerveillé qu'il demandait à tous ceux qu'il rencontrait : « Avez-vous lu Baruch ? »

Si les modestes pages qu'on vient de lire ne sont qu'un faible plaidoyer en faveur de la Bible, croyons-en du moins le Bonhomme, qui s'y connaissait. Qui serait assez présomptueux pour croire que ce qui a émerveillé La Fontaine ne pourrait forcer l'admiration du plus digne de nous ?

« Avez-vous lu Baruch ? »

Vu :

Nancy, le 28 juin 1914.

*Le Président de la thèse,*

HERRGOTT.

Vu :

Nancy, le 28 juin 1914

*Le Doyen,*

MEYER.

Vu et permis d'imprimer :

Nancy, le 29 juin 1914.

*Le Recteur de l'Académie,*

CH. ADAM,

Correspondant de l'Institut.



## BIBLIOGRAPHIE

---

- HAÏLLÉ. — *L'hygiène, ou l'art de conserver la santé*, Paris, 1806.
- FRIEDREICH. — *Zur Bibel*, Nuremberg, 1848.
- MICHEL LEVY. — *Traité d'hygiène*, Paris, 1869.
- GUÉNEAU DE MUSSY. — *Etude sur l'hygiène de Moïse et des anciens Israélites*, Paris, 1885.
- JOLY. — *Histoire de la Circoncision*, thèse de Paris, 1893.
- MÜNCK. — « Die Zaraath der hebraischen Bibel ». *Monatschrift für praktische Dermatologie*, 1893.
- HAGEMANN. — *Zur hygiene der alten Israeliter*, Janus, 1907.
- Docteur PIVION. — *Chronique médicale*, 1914.
- Docteur CABANÈS. — *Les indiscretions de l'histoire*, Paris, 1909.
-



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                           | Pages |
|-----------------------------------------------------------|-------|
| <i>Introduction</i> . . . . .                             | 7     |
| Caractères généraux de la médecine dans la Bible. . . . . | 9     |
| La circoncision . . . . .                                 | 23    |
| La lèpre. . . . .                                         | 35    |
| L'hygiène chez les Hébreux . . . . .                      | 57    |
| La vie génitale des Hébreux . . . . .                     | 61    |
| Le saint homme Job . . . . .                              | 60    |
| Les femmes. . . . .                                       | 74    |
| Hygiène du camp, des vêtements, des maisons . . . . .     | 85    |
| Signification des lois d'hygiène . . . . .                | 88    |
| <i>Conclusion</i> . . . . .                               | 93    |
| <i>Index bibliographique</i> . . . . .                    | 97    |









